

Chapitre 21 :

Markez ouvrit les yeux. Il venait de se réveiller dans son lit, encore tout habillé. Après que le dénommé François les ait aidés à sortir, il n'avait fallu qu'un instant à Lupin pour disparaître. Markez aurait bien voulu le rattraper pour l'arrêter, mais il n'en avait plus ni la force, ni le courage. À peine eut-il l'énergie d'héler un taxi pour rentrer chez lui. Il s'y était effondré sur le lit, sombrant immédiatement dans un sommeil sans rêve.

Il se réveilla quelques heures plus tard, avec la bouche sèche et l'impression d'avoir dormi plusieurs mois. Il se retourna et fixa le plafond un long moment. Son dos le fit atrocement souffrir. La chambre était silencieuse, le monde semblait avoir cessé de tourner tout autour. Markez essaya de se remémorer tout ce qui lui était arrivé mais c'était assez confus. Son esprit avait du mal à admettre certaines parties de l'histoire, cela ne lui semblait pas cohérent. Il balaya toute cette affaire d'un coup de chiffon mental et se leva d'une traite. Il se dirigea vers la salle de bain en se débarrassant de ses vêtements. Ceux-ci avaient souffert de l'aventure, tout comme son corps. Le jet de la douche détendit ses muscles et apaisa ses douleurs. Son corps était couvert de bleus et d'écorchures comme si on l'avait traîné au sol sur des kilomètres. À vrai dire, il avait la quasi-certitude qu'on l'avait bel et bien traîné au sol sur plusieurs kilomètres. Il resta longtemps immobile sous l'eau. Il se sentait revivre.

S'il n'avait jamais baissé les bras durant cette terrible soirée, il s'y était pourtant vu mort. Il avait été terrifié à l'idée de mourir dans cette cellule crasseuse, seul et loin de tout. Il pleura en y repensant. Il n'aurait vraiment pas aimé finir comme ça. Pas si jeune, pas si bêtement.

Une fois réconforté, il sortit de la douche, se sécha et enfila des vêtements propres. Il alluma la télé pour savoir combien de temps s'était écoulé depuis son enlèvement. Cela faisait moins de 24 h. Il zappa en vitesse et s'arrêta sur l'émission de Djamel Bengali. C'était un ancien comique qui avait réussi à obtenir sa propre émission sur une chaîne de la TNT. Il avait obtenu carte blanche et animait en direct un mixe improbable entre le journalisme et le one man show. Markez n'avait jamais regardé, même si on lui en avait souvent parlé. Ce qui l'interpella cette fois là pourtant, c'est qu'il reconnut immédiatement l'accueil du 36. Bengali était en train de s'en faire refouler. Markez comprit que le journaliste voulait savoir comment avançait la recherche de la fille Fellaoui et de toutes les autres disparues. Markez ne savait pas de quelle affaire il parlait, mais sentait que ce n'était pas bon pour l'image de la police. D'autant qu'il pouvait se rendre compte par lui-même que ses collègues passaient pour de véritables fascistes en essayant de le mettre à la porte sans répondre. L'arrivée in-extremis de Franco sauva la situation. Il réussit à apaiser Bengali mais sans pour autant réussir à faire oublier la réaction première des autres policiers.

Markez éteignit la télé, il était temps qu'il aille travailler. Passé 24h, on risquait de sortir le grand jeu pour le retrouver, ce serait dommage de gaspiller l'argent des contribuables. Il se rendit en vitesse à la station de bus la plus proche, il récupérerait sa voiture plus tard. En chemin, il repensa à l'émission qu'il venait de voir. Franco avait bien manœuvré. Il était vraiment bon en communication, mais ça Markez n'en avait jamais douté. Il avait un profond respect pour son ami et ses qualités de meneur d'hommes. Pour autant, Franco n'avait fait que gagner du temps. Markez connaissait l'affaire Fellaloui, il n'avait pas oublié le frère de la victime présumée, sa mâchoire le démangeait encore lorsqu'il y repensait. Mais de quelles autres disparues Bengali parlait-il? C'était un mystère.

Devant le commissariat, Markez croisa Eric Langlet, c'était une de ses vieilles connaissances, souvenir de l'école de Police.



- La vache, t'as une tronche de cul, lui lança-t-il en guise de bonjour accompagné d'une grande tape dans le dos qui manqua d'arracher un hurlement de douleur à Markez.
- Merci, ça me fait plaisir de te voir aussi, répondit Markez en essayant de retenir les larmes que la douleur avait fait poindre.
- 'tain, j'sais pas ce que t'as branlé hier, mais j'suis content de te revoir.
- Moi aussi, soupira Markez en repensant à son incroyable aventure, moi aussi...
- On allait pas tarder à lancer les recherches, tu sais ? Tout le monde est à cran là-dedans.
- À cause de moi ?
- Pas seulement. On a perdu un agent cette nuit, il s'est fait à moitié bouffer. Son équipier raconte que lui s'en est sorti que parce qu'un mec en uniforme de la première guerre lui a sauvé le cul.
- Moi qui pensait jouer les vedettes...
- Ouais, j'sais pas ce qu'il se passe en ce moment mais c'est vraiment la merde. J'ai entendu deux, trois trucs sur ton affaire, ça a pas l'air jouasse non plus.
- Pas vraiment, non.
- Bon, faut qu'j'te laisse, j'suis à la bourre. On se téléphone et on se fait une bouffe un de ces quatre ? Isa sera contente de te revoir, conclut Éric en s'apprêtant à nouveau à taper dans le dos de son ami. Markez évita la marque d'affection de justesse d'un pas sur le coté et s'éloigna l'air de rien en lançant un « ça roule » faussement décontracté à son ami.

L'accueil fut plutôt chaleureux au sein du commissariat. La nouvelle de la disparition de Markez s'était vite propagée et si elle avait fait rire certains vieux briscards, elle avait surtout inquiété la majeure partie des collègues qui l'appréciait. Car, s'il était une chose que savait faire Markez, c'était se faire apprécier. Il tirait de ses racines hispaniques le fameux charme latin, couplé d'un caractère plutôt facile et surtout d'un physique avantageux qui le rendait naturellement sympathique. Markez était le bon pote par excellence. Celui qui énerve parce que tout semble lui réussir, mais qu'on ne déteste jamais vraiment tant sa désarmante fraîcheur ensoleille notre journée. Markez serra donc de nombreuses mains, fit de multiples bisex et endura plusieurs accolades. Derrière les sourires pourtant, il sentit, comme Éric venait de lui dire, que l'ambiance n'était pas au beau fixe. On parlait encore de l'irruption scandaleuse de Bengali quelques instants plus tôt, mais surtout du climat de plus en plus hostile et des événements de plus en plus étranges.

Lorsque Markez arriva dans le bureau de Franco, celui-ci avait la tête noyée sous la paperasse. Il ne remarqua pas l'entrée de son ami, c'est à peine s'il se rendit compte que celui-ci venait de s'asseoir devant son bureau et d'y poser les pieds. Markez regretta d'ailleurs vite de s'être installé ainsi, les sévices de la veille se rappelant bien vite à lui, mais avoir la classe en toute circonstance, ça n'avait pas de prix. Finalement, Franco ne remarqua Markez qu'au moment où il dut pousser ses pieds pour en tirer un rapport d'interrogatoire.

- Bon dieu de merde, s'emporta-t-il en tirant sur son feuillet, qui m'a foutu un...
- C'était bien la peine que j'reviennne pour me faire gueuler d'sus, ironisa Markez que la réaction de son ami avait un peu pris de court et légèrement déséquilibré.
- Bon dieu Julian, mais t'étais passé où ?
- Longue histoire, je suis même pas sûr de pouvoir répondre. Je pense qu'ils m'ont drogué lorsque j'étais inconscient.
- Wolkoff m'a raconté pour la poursuite...

- J'sais pas trop quel rapport ça avait avec notre enquête... Probablement aucun, soupira Markez qui n'avait pas vraiment envie de se remémorer tout ça.
- Tu feras une déposition demain. Un inspecteur se chargera d'éclaircir cette histoire pour toi.
- Et sinon ? fit Markez qui souhaitait plus que tout changer de sujet.
- On a progressé.
- Sérieux, une des pistes a mené quelque part ?
- Pas vraiment. Disons que, si c'est possible, l'affaire est encore plus compliquée que prévu. Appelle Wolkoff, faut que je vous parle.
- On a vraiment besoin d'elle ?
- Fais-la venir, répondit sèchement Franco.

À contre-cœur, Markez passa la tête hors du bureau du commissaire. Chloé se trouvait un peu plus loin dans la salle, elle discutait avec deux autres inspecteurs et tous trois semblaient bien rire. Markez ressentit une petite pointe de jalousie, il avait toujours été le flic cool ici normalement. La jeune femme n'avait eu aucun mal à se faire à l'ambiance de la Crim', et s'était même parfaitement intégrée. Il n'y avait guère plus que lui pour la battre encore froid, ce qui le faisait passer pour l'affreux rabat-joie de service. Une situation inhabituelle et passablement insupportable pour lui.

- Wolkoff, meugla-t-il d'un air blasé. Bureau !

Elle se retourna vers lui et sourit. Il se serait attendu à un sourire forcé ou crispé, mais il s'agissait bel et bien d'un beau sourire sincère. Elle était heureuse de le revoir. Sans vraiment savoir pourquoi, l'idée ne lui déplut pas.

- La prochaine fois que tu vas dans le métro, prend un plan, dit-elle en le dépassant.
- Très drôle.
- Tiens, fit-elle en lui tendant son téléphone portable. Essaie de pas le perdre la prochaine fois, Julian...

Markez la regarda pénétrer le bureau de Franco en gloussant, conscient d'avoir raté ce qui avait l'air d'être une bonne blague et convaincu qu'elle devait être à ses dépens.

- Ferme la porte derrière toi Julian, je préférerais que la discussion reste entre nous.
- Je vois toujours pas qu'est-ce qu'elle fait là, objecta Markez en fermant la porte.
- Oh, désolée si je contrarie tes frustrations homos, s'emporta Chloé que le comportement de Markez exaspérait au plus haut point.
- Quoi ?
- Pour tenir à ce point à te retrouver seul avec le commissaire, je supposais que tu ressentais le besoin de faire ton coming-out.
- On délire là... t'as vraiment d'la chance d'être une gonzesse.
- Pourquoi, tu m'aurais pétié la gueule sinon ? hurla Chloé en se relevant d'un coup. Bah vas-y, tente ta chance.
- Je rêve...
- Mais vas-y, t'es le seul à me chercher depuis que je suis arrivée ici, si t'as un problème on peut régler ça dehors et après tu me lâches.
- Me pousses pas trop...
- Sinon quoi ? répliqua-t-elle en le poussant.
- Fermez vos gueules, dit Franco d'un ton froid et détaché. Il n'avait pas élevé la voix et ne s'était pas emporté, c'était probablement ce qui avait fait immédiatement taire les deux inspecteurs. Ils s'étaient tout deux assis dans la foulée, comme deux enfants pris

en faute. Markez n'avait quasi jamais vu Franco aussi vulgaire. L'heure devait être excessivement grave.

- Chloé, faites écouter l'enregistrement à Julian.
- Euh, oui, répondit la jeune femme en se tournant vers son collègue. Si tu veux bien sortir ton téléphone et écouter l'enregistrement.

Markez s'exécuta, il sortit l'appareil de sa poche et chercha un fichier. Il ne s'était jamais servi de la fonction magnétophone du téléphone, mais il trouva effectivement un fichier à la date de la veille. Il le lança sous le regard grave de Franco et de Chloé. Au début, il n'entendit que des grésillements et quelques bruits sourds :

- On n'entend pas bien car j'ai dû cacher le téléphone entre mes seins, se sentit obligée d'intervenir Chloé.

Markez fixa son téléphone comme s'il le voyait pour la toute première fois. Finalement, il distingua la voix de Chloé ainsi qu'une autre un peu nasillarde, déformée par l'enregistrement, qu'il réussit à reconnaître :

- Attendez, attendez, j'ai fait tout ce qu'on m'a demandé moi. J'ai livré la came, après j'y peux rien si ça a dégénéré comme ça, j'avais prévenu que ça me plaisait pas ces histoires.
- T'as merdé Alphonso !
- Il me fera pas porter le chapeau, j'ai juste fait ce qu'on m'a demandé moi. Faudrait plutôt qu'il se demande qui a fait rentrer les clébardes dans l'entrepôt.
- Allez, on s'en fout de toutes ces conneries. Dis au revoir Alfi.

Markez fixa Franco, puis Chloé. Il la dévisagea longuement en silence. Même s'il refuserait de l'admettre, elle venait de l'impressionner. Comment avait-elle pu obtenir ça ? Franco, comme devinant ses interrogations, répondit spontanément à la question.

- Elle m'a amené ça ce matin. Elle m'a avoué d'elle-même avoir enfreint plusieurs lois pour obtenir l'enregistrement. Il ne vaudra rien dans un procès, mais il confirme nos théories. Je dois aussi vous montrer quelque chose.

Franco tourna son écran d'ordinateur vers les deux inspecteurs. La page était ouverte sur son client mail. Markez leva un sourcil, il avait devant les yeux un mail qu'il aurait envoyé la veille au soir. Soit au moment où il était séquestré.

- J'ai jamais écrit ça, objecta-t-il, furieux qu'on puisse usurper son identité.
- Je sais bien. Je ne sais pas encore si quelqu'un a piraté ton ordinateur où l'a simplement utilisé durant ton absence, mais je savais que tu n'étais pas l'auteur.
- Le mail parle d'une pièce jointe, interrompit Chloé que l'affaire intriguait. Ca parle de quoi ?
- Ce sont des extraits d'une vieille affaire classée qui remonte à 10 ans. Des disparitions de jeunes filles d'origine Algérienne. L'inspecteur chargé de l'enquête était remonté jusqu'à un groupuscule secret : « Les loups de Dieu ».
- Quel rapport avec notre affaire ? intervint Markez que tout cela commençait à dépasser.
- L'inspecteur a finalement classé l'affaire par manque de preuves. On n'a plus entendu parler des disparitions. Quelques mois plus tard, l'inspecteur est devenu commissaire d'un autre service.

Les regards de Markez et Chloé se croisèrent, ils pensaient tout les deux à la même chose et n'avaient qu'un mot sur la langue :

- Grangé

Le nom resta en suspens un moment dans la pièce. Tout le monde se dévisagea, la menace Grangé planait déjà depuis un moment sur eux. Ils avaient tous pleinement conscience de ce que signifiait s'attaquer à un collègue. La publicité serait dévastatrice pour les services de police, sans parler de l'impact sur le moral des troupes. Il n'était déjà pas évident d'être policier au quotidien, le grand public ayant une fâcheuse tendance à ne voir que l'aspect répressif de la profession, mais la situation serait encore plus dure une fois que tout le monde ne verrait la police que comme une bande de corrompus et d'assassins. Il fallait s'attendre à ce que de nombreuses personnes cherchent à étouffer l'affaire, ne serait-ce que pour préserver l'image de la police.

- Tout se recoupe, reprit Franco. Cette enquête visiblement étouffée, le fait qu'il passe commissaire, que quelques années plus tard il couvre Dumont et Kehler, que ces deux inspecteurs ressemblent étrangement aux suspect repérés à plusieurs reprises dans les cas de disparition, ainsi que devant l'entrepôt, le fait qu'Alphonso avoue que Grangé l'a mis en contact avec le fournisseur de la drogue, que Grangé enquête sur ce nouveau réseau et en profite pour interdire toute intervention policière le soir de la fête, sous prétexte de couvrir une mission de surveillance. Tout concorde.

Tout le monde approuva, les faits étaient accablant. Qui aurait cru que le massacre de l'entrepôt aurait mené à soupçonner l'un des plus influents commissaires de Paris ?

- Bon, on attend quoi pour le coffrer alors ? réagit Markez que l'opportunité de s'en prendre à Grangé avait toujours démangé.
- On attend d'avoir un mobile et surtout : des preuves.
- On a quand même un putain de faisceau de présomption, objecta Chloé touchée dans sa fierté. Elle se tortillait de rage sur sa chaise. Ce n'était pas tant à Grangé, ou à ses collègues qu'elle en voulait, mais à elle-même.

Elle était parfaitement consciente d'avoir merdée en s'en prenant à Alphonso. Le témoignage du malfrat, déjà peu crédible en temps normal, perdait toute légitimité depuis qu'elle l'avait molesté. D'autant qu'il avait probablement déjà quitté le pays à l'heure actuelle. Le commissaire Franco était conscient de cela également, il lui avait clairement fait comprendre, la traitant plus bas que terre lorsqu'elle lui avait tout avoué. Elle s'était alors senti humiliée comme jamais. Et pourtant, il lui avait pardonné son acte inconsidéré et lui avait offert sa confiance. Il semblait avoir compris pourquoi elle avait agi ainsi et accepté ses motivations. Mieux, il semblait l'avoir acceptée, elle. Pour la première fois depuis qu'elle avait rejoint les forces de police, elle avait enfin l'impression d'être à sa place et comptait bien se surpasser pour la mériter.

- Face au quidam moyen, ce faisceau suffirait, mais il est bien insuffisant ici. Il nous faut un dossier béton : des témoignages sérieux et des preuves matérielles, sinon nous ne ferons rien d'autre que mettre inutilement nos carrières en jeu, sans parler de la réputation de la police.
- Bon, si tu nous as réunis, c'est que t'as déjà un angle d'attaque, j'me trompe ? s'interposa Markez que l'envie de se défouler démangeait de plus en plus.

Franco se leva, l'air soucieux et se dirigea vers la machine à expresso. Il sortit une dosette, la plaça dans l'appareil et le mit en marche. Chloé et Markez étaient pendus à ses lèvres, tous deux pressés d'en finir et de passer à l'action. Le café se termina, Franco se saisit de la tasse et en huma l'arôme. Il se tourna alors vers ses deux interlocuteurs et les fixa un instant en silence avant de reprendre.

- Non, tu as raison. C'est Fabri qui m'en a donné l'idée : on attaque sur Dumont et Kehler. Ils ont l'air d'être salement impliqués dans toute cette histoire et ne bénéficieront pas des mêmes appuis que Grangé.
- Tu veux les faire témoigner ?
- Je ne sais pas encore. Mais je veux qu'on les sorte de l'équation, ça fera sûrement sortir les loups du bois, si je puis dire.
- Et on les coffre pour quels motifs ? intervint Chloé. Parce que si j'ai bien suivi, tout ce qu'on a c'est des vagues soupçons les concernant.
- Pas vraiment, on a identifié la voiture qui était devant l'entrepôt le soir du massacre, c'était celle de Dumont. On a réussi à obtenir une photo où l'on voit nettement deux silhouettes qui leur ressemblent à l'intérieur de la voiture. Quasi-personne n'a l'information pour le moment.
- Attends un peu, objecta Markez en se levant. Si vraiment tu veux mettre la pression aux responsables de tout ce foutoir, je ne crois pas qu'on doive les arrêter.
- Et tu penses à quoi gros malin ? réagit Chloé. Les suivre ? Les mettre sur écoute ?

Markez se dirigea vers la machine à café tout aussi solennellement que Franco, l'envie d'un bon café le démangeait depuis un moment, il n'y avait pas de raison qu'il ne ménage pas ses effets également. Le café commençait à couler lorsqu'il reprit le cours de ses pensées.

- Franco, tu me fais confiance ?
- Bien entendu, assura le commissaire en terminant de siroter son expresso.
- Dans ce cas, je pense qu'il vaut mieux que tu ne saches pas ce que j'ai en tête.
- C'est stupide à ce point-là ? s'inquiéta Franco
- Je n'en dirai pas plus, mais je les « sortirai de l'équation » comme tu le souhaites.

Franco n'ajouta rien, l'affaire était suffisamment compliquée comme ça. Il avait choisi de faire entièrement confiance à Markez et Wolkoff dans cette histoire, il devait donc s'y tenir. Toute cette enquête se réglerait sûrement aux limites de la légalité, il y avait fort à craindre qu'elle ne passerait même jamais devant un tribunal mais Franco ferait tout de même de son mieux pour que justice soit rendue. D'autant qu'il n'avait toujours pas révélé à ses inspecteurs le pire détail de l'histoire. Il était probablement temps d'y arriver, que tous jugent pleinement de la gravité de l'affaire. Markez venait de se rasseoir en dégustant son café, Chloé le regardait avec envie, jugeant les chances qu'il y avait pour que le commissaire la laisse faire de même. Elle estima que ça n'en valait pas la peine.

- Il y a encore une chose que je dois vous dire.

Chloé et Markez sentirent instantanément que les choses allaient prendre une tournure encore plus grave. Ils fixèrent donc le commissaire en silence, respectueusement.

- J'ai vu Alfred Grimbert, le responsable de l'équipe scientifique ce matin. Après l'étude des contenus stomacaux et de divers autres restes, l'équipe a abouti à une certitude.

Franco déglutit, il avait beau connaître l'information depuis le début de journée, il avait toujours autant de mal à la digérer.

- Les victimes de l'entrepôt n'ont pas été dévorées par un loup ou un quelconque animal sauvage. Elles se sont entredévourées.

Face à cette nouvelle information, Markez eut comme un flash. Il revit l'entrepôt et ces dizaines de corps déchiquetés. Il pouvait presque en sentir à nouveau l'odeur. Un goût de bile lui remonta dans la gorge. Il manqua de vomir le peu qu'il avait avalé aujourd'hui. Chloé

n'était pas à l'aise non plus, elle avait évité la visite du charnier, mais n'était pas particulièrement à l'aise pour autant à l'idée d'une orgie anthropophage.

- La nouvelle drogue aurait dans certaines conditions un impact désastreux sur la personnalité. Elle agirait directement sur le cerveau reptilien faisant du consommateur un véritable fauve.
- Putain mais ils m'ont drogué hier, paniqua Markez en se relevant d'un seul coup
- Du calme, ce n'était probablement pas la même drogue, sinon je pense que tu t'en serais déjà rendu compte. Tu iras quand même faire des tests quand on aura fini, à tout hasard.
- Attendez une minute, ça n'a aucun sens tout ça. En admettant que ce groupuscule derrière Grangé lance une nouvelle drogue, quel intérêt de se saborder ainsi ?
- Nous naviguons à vue effectivement. Tout ce que je sais des « loup de dieux » vient des informations que j'ai recoupées à partir du faux mail de Markez. La philosophie du groupe veut que Dieu enverra ses loups pour nettoyer la terre de sa souillure et la rendre aux sangs purs.
- Encore un truc de fachos donc.
- Effectivement, ce qui pourrait expliquer pourquoi ils ne font disparaître que des filles d'origine Arabe.
- Oui, mais qui n'explique toujours pas le coup de la drogue, coupa Chloé.
- Espérons que Dumont et Kehler pourront nous expliquer ça.

Terminant sa phrase, Franco se mit à farfouiller dans les papiers qui jonchaient son bureau. Après avoir soulevé plusieurs piles, il finit par trouver ce qu'il cherchait et le tendit à Markez.

- Toutes les infos, concernant Dumont et Kehler. J'aimerais que vous vous occupiez de l'arrestation personnellement.
- J'y comptais bien, et ensuite ? On fait quoi ?
- Le plus important est d'éviter que Grangé apprenne quoi que ce soit et j'aimerais en découvrir plus sur les Loups. Savoir à qui on va vraiment avoir à faire.
- J'veux pas jouer les paranos, mais vous allez rien faire concernant le mail ?
- J'ai chargé le service informatique de m'en dire plus. En attendant, on s'en tiendra à « les ennemis de tes ennemis sont tes amis »
- Bien, fit Markez en se relevant brusquement, je pense qu'on a fait le tour pour ce soir ? Parce que si c'est le cas, j'ai des tests à passer et deux connards à coffrer.
- Je pense effectivement qu'on a terminé pour ce soir. Je vous demande de faire très attention, ne parlez de tout ça à personne, nous marchons sur des œufs et ils peuvent exploser à tous moments.

chapitre 22:

Assis seul à une table dans un coin sombre de l'auberge, Lupin attendait, impatient, que le tavernier vienne prendre sa commande. Ses pouvoirs lui avaient permis de retrouver meilleure mine, mais il ne s'agissait là que d'apparence. La vérité était toute autre : à trop chercher la vérité, il s'était affaibli. Ses affrontements successifs avec Saint Germain, Quasimodo et l'Archonte avaient épuisé une grande partie de ses réserves. Il était plus que temps qu'il retourne se ressourcer dans son domaine et pourtant, Arsène tenait à accomplir une dernière chose. Il pria le Tumulte pour ne pas avoir de mauvaise surprise cette fois, son anniversaire



était sur le point de débiter, il ne pouvait décemment pas se permettre d'arriver en retard. Le tavernier arriva enfin du côté de Lupin, il posa ses gros doigts palmés sur la table et le fixa de ses grands yeux globuleux en attendant que celui-ci commande quelque chose. Lupin connaissait la réputation des frères Grenouille, mais il n'avait encore jamais eu à faire à eux. Ils tenaient plusieurs établissements dans la capitale et s'étaient forgé un nom basé sur l'excellence de leur travail et le sérieux des informations qu'ils étaient capables d'emmagasiner lorsqu'on savait y mettre le prix. Ils s'étaient fait de nombreux contacts influents par ce biais et c'est pour cette raison que Lupin était venu. Il avait écouté le conseil de Quasimodo et désirait rencontrer Masque Rouge. Celui-ci, tout comme les trois autres grands esprits qui veillaient sur la capitale, était quelqu'un qu'on n'avait que rarement l'occasion de rencontrer. Malgré toute son influence, Lupin n'avait d'ailleurs jamais croisé un seul de ces esprits, même s'il les connaissait tous. Il y avait Fantôme, l'esprit de la Cité qui veillait à ce que la capitale reste toujours fidèle à elle-même, le fantôme de l'opéra, esprit des Arts, grand protecteur de la culture Française, le soldat Inconnu, l'esprit de la Guerre qui menait les armées de l'Agartha lors des batailles décisives face à l'Abysses et, celui qui intéressait Lupin aujourd'hui : Masque Rouge, l'esprit de l'Histoire. La rumeur voulait qu'il connaisse tout le passé de la capitale depuis bien avant qu'elle fût bâtie et qu'il soit apparu à ses souverains lorsque l'heure de leur trépas était proche. Lupin espérait lui soutirer les informations qui lui manquaient, le lien entre Isengrin, Esperanza et la drogue mais surtout : la nature exacte de la menace qui planait.

- Qu'est-ce que ce sera pour vous, monsieur ? croassa finalement le tavernier reconnaissant sans mal en Lupin le client peu enclin à consommer.
- Des réponses.

Le tavernier écarquilla les yeux qu'il avait déjà naturellement immenses.

- Vous ne préférez pas une bière ?
- C'est Quasimodo qui m'envoie. Il m'a garanti que tu pourrais me présenter Masque Rouge.
- Je vois, répondit le tavernier avec un sourire en coin des plus déplaisants, mais si c'est des réponses que vous cherchez, vous frappez à la mauvaise porte. Le Masque ne vous apportera que de nouvelles questions.
- Je tente ma chance, je ne suis vraiment plus à ça près.
- Bien. Passez dans l'arrière-salle et descendez à la cave. Le troisième tonneau est creux, rentrez dedans.

Lupin sonda son interlocuteur du regard pour tenter de s'assurer de sa sincérité, celui-ci sourit encore plus franchement. Lupin frissonna.

- Vous aurez vos réponses en temps voulu, conclut la grenouille Humanoïde.

Sans rien dire de plus, il s'éloigna pour servir une autre table. Lupin décida de suivre les consignes : à trop hésiter, il risquait de se faire remarquer. Il se dirigea vers la cave et le troisième tonneau. Il trouva sans trop de difficulté le système d'ouverture et entra à l'intérieur. Loin de pénétrer dans un simple tonneau, il se retrouva dans un véritable couloir. Sans la moindre lumière pour le guider, ni aucune idée de la distance à parcourir, il s'y engouffra. Il marcha ainsi pendant ce qui lui parut des heures. À plusieurs reprises, il eut envie de faire demi-tour, songeant à son anniversaire qui devait déjà avoir commencé depuis un moment, mais jamais il ne renonça. Il progressa sans s'arrêter, dans les ténèbres les plus complètes, songeant à tout ce qui l'avait mené ici : sa course éperdue après une menace qu'il ne s'expliquait pas lui-même. Tout avait commencé, il y avait maintenant plus d'un mois, avec

l'affaire de l'Archonte. Lupin ne s'en était pas occupé en personne, mais il l'avait surveillé de près. L'Archonte avait tenté d'envahir l'Ordinaire, mais ses plans avaient été contrecarrés par de jeunes Ordinaires. Malgré son échec, ses manipulations avaient tout de même permis de fragiliser la frontière séparant l'Abyesse et l'Ordinaire permettant à plus d'Abyssaux que de coutume de s'infiltrer en Ordinaire. En soi, ce n'était pas vraiment un drame. La guerre opposant l'Agartha, l'Ordinaire et l'Abyesse durait depuis la nuit des temps. Une invasion de plus ou de moins n'avait rien de très inquiétant. Le problème résidait dans les « à côté » de l'affaire. D'une part, les informations de Lupin laissaient entendre que l'Archonte aurait pu avoir des complices, mais Lupin ne voyait pas qui aurait bien pu vouloir s'associer à un fou pareil, et encore moins pour quelle raison. D'autre part, même si ça n'avait absolument rien à voir, il y avait le problème des Errants. Ceux-ci apparaissaient de plus en plus régulièrement. Le problème concernait principalement Masque de Fer, mais pouvait avoir de terribles répercussions sur le long terme car l'on ignorait toujours l'origine de ces créatures, ainsi que leur but, si elles en avaient un. Et pour finir, il y avait l'instinct de Lupin. Une longue vie de débauche lui avait enseigné une telle anticipation du danger qu'il était toujours très loin lorsque celui-ci frappait à la porte. C'est ce même talent aujourd'hui qui lui hurlait que de gros nuages de problèmes s'amoncelaient dans le ciel et qu'il ne pourrait probablement pas éviter l'averse de conséquences qui s'ensuivrait. Toutes ces zones d'ombre le rendaient nerveux et c'est l'esprit embrouillé par tous ces soucis qu'il s'était retrouvé devant Notre-Dame de Paris. Il s'y rendait souvent lors de ses escapades en Ordinaire. Il se sentait invariablement attiré par l'édifice, fait d'autant plus étrange qu'il l'évitait presque inconsciemment en Agartha. C'est à l'une de ces occasions qu'il l'avait croisé pour la première fois. Il s'était rendu en Ordinaire pour enquêter sur les événements troublants qu'il avait constatés dernièrement, mais surtout pour fuir les responsabilités de son royaume. Sa recherche d'information l'avait, sans qu'il s'en aperçoive, mené une fois de plus sur l'esplanade de la monumentale cathédrale au milieu des innombrables cars de touristes japonais. C'est là qu'il l'avait vue. Une jeune fille, à première vue comme les autres, mais avec un petit quelque chose en plus qui lui avait pourtant permis de la distinguer dans cette foule compacte. Il l'avait trouvée émouvante dans sa petite robe d'été. Elle l'avait immédiatement séduit. Bien entendu, la peur et la fatigue qui se lisaient sur le visage de la jeune fille ne lui avaient pas échappé, mais il ne l'en avait trouvé que plus attirante. Il l'avait donc suivie pour en découvrir plus sur cette mystérieuse créature apeurée. Il lui était vite apparu que la belle était poursuivie et que c'était beaucoup plus sérieux qu'un amant éconduit ou qu'un mari jaloux. Dès qu'il avait eu l'occasion d'intervenir discrètement, il l'aida à s'échapper, même s'il dut pour cela reprendre sa véritable apparence (prenant par là même des risques considérables). Une fois qu'il fut certain que la jeune fille était à l'abri, il lui avait envoyé Titi pour veiller sur elle en attendant d'en apprendre plus. Et il n'avait pas été déçu. Celui qui s'en prenait à cette jeune fille, un certain Alfonso, se trouvait au centre d'un trafic de drogue plutôt douteux et situé en plein cœur du territoire Ordinaire de Masque de Fer. Il était de plus lié à une histoire de fête aux sinistres conséquences derrière laquelle planait l'ombre d'Isengrin. Lupin savait bien que c'était impossible, mais quelqu'un se donnait en tout cas beaucoup de mal pour le faire croire. Il avait donc enquêté plus avant, allant de cul-de-sac en fausses pistes, sans jamais vraiment avancer. Il n'avait pas renoncé pour autant car l'heure était grave et il ne pouvait se permettre de fermer les yeux. Lupin réalisa qu'il n'était plus dans le couloir, il avait marché pendant si longtemps qu'il n'aurait su dire depuis combien de temps, ni même où il avait pu arriver. Autour de lui tout n'était que rouge. Il ne

pouvait plus distinguer le haut du bas et eut l'impression de flotter. Une voix de stentor semblant venir de partout s'adressa à lui.

- Cela fait beaucoup de question pour un si petit renard.
- Vous êtes le Masque Rouge ? demanda Lupin en cherchant dans l'immensité pourpre qui l'entourait d'où pouvait bien venir la voix qui s'adressait à lui.
- Je suis celui qui connaît le passé et voit l'avenir.
- J'ai besoin de réponses. Je sens que quelque chose de grave va arriver, mais je n'ai aucun moyen de l'empêcher.

Une brise légère souffla qui joua dans les arbres et taquina leurs feuilles. Lupin se trouvait désormais en rase campagne en bordure de forêt. Le ciel était bleu et le climat tempéré. L'ambiance était champêtre et apaisante et pourtant, Lupin sentit comme une menace poindre.

- Reconnais-tu ce lieu ?
- Ça ressemble au Malzieu, répondit Lupin à contrecœur, mais aucune voix ne lui répondit. Il se tourna dans ce décor bucolique à la recherche de son interlocuteur, mais il ne trouva rien. Se tournant à nouveau, il faisait désormais face à Notre-Dame. À la nature s'était substitués le bitume et les pavés.
- Et maintenant ? tonna la voix
- C'est Notre-Dame, bien sur, mais pourquoi me montrer ça ?
- Ton passé n'est que fuite et mensonge. Tu n'as pas hésité à tout oublier dans les bras de Dame Vep pour en arriver là. Voilà la réponse que tu cherches.
- Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

Devant Lupin, la cathédrale s'embrasa, bientôt suivie de tout Paris. Le feu consuma la ville en une fraction de seconde. Tout n'était désormais plus que flamme autour de Lupin. Son esprit résonnait du fracas de l'édifice s'effondrant sur lui-même mêlé aux cris inhumains des Abyssaux venus tout détruire sur leur passage ainsi qu'aux hurlements de terreur de leurs victimes. Le vacarme manqua de rendre Lupin fou. Il voulut se boucher les oreilles, mais le silence se fit brutalement. Comme un coup de tonnerre annonciateur du châtime divin, la terre trembla sous le coup d'une patte gigantesque se posant sur les décombres de la ville en flammes. Lupin faisait désormais face à un loup titanesque. Sa fourrure aussi sombre que la nuit obscurcissait le ciel et étouffa les flammes.

- C'est impossible, bredouilla Lupin, contrôlant difficilement le tremblement de ses jambes.

- Tu pensais vraiment pouvoir te débarrasser de moi petit frère ?

Lupin n'avait guère plus que la taille d'un insecte pour le loup. Sans réfléchir, il prit ses jambes à son coup. Courant à travers les décombres de la ville désormais morte. Les monumentales mâchoires du loup fondirent sur lui en un éclair et l'engloutirent goulûment. Lupin était désormais enveloppé de ténèbres.

- Une fois de plus, tu fuis ton passé, fit Masque Rouge
- J'en ai fini avec tout ça ! protesta Lupin. C'était une autre vie.
- L'histoire ne meurt pas parce qu'on décide de l'oublier
- Je n'ai rien oublié. J'ai payé et j'ai mérité tout ce que je possède. Je ne fuis plus.
- Tes choix, même s'ils t'ont parus judicieux n'ont fait que creuser notre tombe. Tant que tu n'assumeras pas ta vérité, tu ne pourras pas sauver l'Agartha du péril qui le menace.

- Aidez- moi à sauver l'Agartha au lieu de me sortir vos banalités, s'emporta Lupin en battant l'air autour de lui dans l'espoir d'y trouver quelqu'un ou quelque chose à saisir. C'est facile de se cacher derrière vos tours de passe-passe. Montrez-vous !
- Il n'est plus aveugle que celui qui ne veut pas voir. En cherchant ta liberté à toute force, tu n'as fait que te construire une prison. Ouvre les yeux et peut-être que tu ne m'auras pas fait perdre mon temps.

Lupin voulu protester, mais c'était trop tard. Où qu'il fut, il n'y était plus. Il le sentait dans tout son être. Le ciel était noir, la nuit était tombée. Il n'était jamais venu dans cet endroit, mais il le reconnut de suite. Il se trouvait dans le jardin interdit de la Bibliothèque Nationale de France. Pas si loin que ça de son point de départ en somme. Le plus discrètement du monde, il sortit du jardin et pénétra la bibliothèque. Elle était quasi-vide. Il se faufila jusqu'à trouver un portail vers l'Agartha, peut-être n'avait-il pas encore raté son anniversaire.

- Tu es sûr, nous ne te verrons pas cette année non plus ?

Parée de ses plus somptueux atours, Dame Vep était alanguie dans sa chambre, sur une somptueuse liseuse en velours aux côtés d'un globe de cristal aux reflets sombres.

- Me faudra-t-il supporter cette mascarade chaque année, mère ? Vous savez bien que je ne peux quitter le Louvre à cause de votre méprisable soupirant et de ses amis.

La réponse s'était échappée de la sphère dont les reflets s'étaient animés au passage. La voix était remplie d'amertume. Dame Vep s'était levée et avait tourné le dos au globe, elle s'était avancée dans la pièce, songeuse, ses pieds nus sur le marbre froid.

- C'est vrai...répondit-elle à contrecœur, mais est-ce plus cruel que de vouloir abandonner sa mère ?
- Vous n'avez qu'à rentrer avec moi. Notre place n'est pas ici, elle est avec notre peuple.
- Mais qu'irions-nous faire là-bas, fils ? Il n'y a plus rien pour nous. C'est ici que nous écrirons l'avenir et que nous retrouverons notre gloire d'antan. Quoi que je fasse, c'est dans votre intérêt que je le fais, conclut Dame Vep en caressant tendrement la surface de la sphère.
- Si vous le dites mère...

La porte des appartements de Dame Vep s'ouvrit avec fracas. Maurice en jaillit, essoufflé et paniqué.

- Votre Altesse, c'est terrible, lâcha-t-il entre deux tentatives de reprendre son souffle.
- Que fais-tu ici pourceau immonde ! hurla Dame Vep en lui jetant une corbeille de fruit en or qui se tenait à sa portée. Nul homme n'a le droit de pénétrer ces appartements hormis mon époux !
- Je suis confus votre seigneurie, bafouilla Maurice dans un simagrée de révérence. C'est que nous n'avons toujours pas de nouvelles de notre maître.
- Arsène n'est toujours pas rentré ? s'étonna Dame Vep
- Non, votre grandeur, et les invités commencent à s'impatienter...

Dame Vep reprit place sur sa liseuse, méditant sur ce qu'elle venait d'entendre.

- Plusieurs invités importants sont déjà là. J'ai vu Dame Blanche, la Reine Noire et Dame Poulain. Nous ne pouvons pas les laisser attendre sans un accueil digne de leur rang.
- Tes hommes savent-ils où se trouvent mon époux ?

Maurice se redressa légèrement. La balance du pouvoir venait de se dérégler subtilement en sa faveur, il comptait bien en jouir un maximum.

- Et bien madame, il a su déjouer la surveillance de mes hommes assez rapidement une fois en Ordinaire. Des témoignages attestent de sa fuite d'un bar, mais sa piste se perd dans le métro.
- Ne pouvait-il se tenir tranquille au moins aujourd'hui...
- Des rumeurs prétendent qu'il était détenu par l'Archonte Impensable. J'ai envoyé quelqu'un vérifier mais...

Maurice laissa durer son silence un peu plus longtemps que nécessaire. Il en profita pour s'avancer et détailler la pièce. Rares étaient ceux qui pouvaient pénétrer la chambre de Dame Vep. Il avait l'impression d'être un explorateur violant quelque sanctuaire interdit. Tout n'était que luxe ici : tentures de la plus belle des étoffes, meubles en or, sculptures de grands maîtres. La chambre entière n'était qu'un temple dévoué à la beauté de sa propriétaire. Une fois sa curiosité repue, Maurice planta ses petits yeux de vautour droit dans ceux, vacillants d'incertitude, de sa maîtresse pour se nourrir de l'angoisse qu'il avait su y faire naître.

- Mais quoi ? finit-elle par craquer.
- Mais l'homme n'est pas revenu. Je crains qu'il ne soit mort, le domaine de l'Archonte n'est pas des plus hospitaliers.
- Arsène ne se serait sûrement pas laissé prendre par un médiocre comme l'Archonte. Il va sûrement arriver d'ici un instant. Retourne en bas, ordonna-t-elle d'un ton ferme en se relevant. Je ne vais pas tarder à rejoindre les invités, fais les patienter.
- Bien ma dame.

Dame Vep regarda sortir Maurice et fit claquer les portes derrière lui. Tout cela ne lui disait rien de bon. Elle savait qu'en temps normal, Arsène n'avait rien à craindre d'un seigneur inférieur comme l'Archonte, c'était une des raisons pour lesquelles elle avait jeté son dévolu sur lui. Mais rien n'était normal en ce moment. Son époux était perturbé et faisait de grossières erreurs. Des fautes aberrantes qui auraient très bien pu entraîner son trépas.

- Vous pouvez cesser de faire semblant d'avoir des émotions, il est parti, fit la voix sortie du globe.
- Comment oses-tu te moquer ainsi de ma relation avec mon époux ?
- Allons, nous savons tous deux qu'il n'est qu'un jouet pour vous.
- Sale petit ingrat, hurla Dame Vep en s'emparant de la sphère et en la levant au-dessus de sa tête. Comment oses-tu me parler comme ça, je devrais briser ce cristal dans l'instant, tu aurais tous lieux de regretter tes manières !
- Et allons quoi ? Vous allez me dire que vous l'aimez sincèrement ?

La colère disparut du visage de Dame Vep aussi rapidement qu'elle était apparue. Elle baissa la sphère et la blottit contre son corps, comme elle l'aurait fait d'un bébé qu'elle aurait voulu chérir.

- Tu ne peux pas comprendre. C'est compliqué.
- C'est ce que vous lui direz lorsqu'il découvrira la vérité ?

Un voile de panique obscurcit le regard de Dame Vep qui répondit sans attendre d'un ton sec.

- Je ne vois pas de quoi tu parles !
- Allons, mère. Ne croyez pas que je n'entende rien de ma prison dorée. Comment croyez-vous qu'il réagira en découvrant la vérité ?
- Quoi que j'ai fait, c'était pour son bien.
- Comme toujours mère... comme toujours...

Le silence s'appesantit dans la chambre, un silence lourd et ancestral. De ceux qu'on ne trouve que dans les pyramides et les tombeaux oubliés.

- Il est nouveau ce Maurice ? reprit la voix sur un ton plus badin.
- Plutôt.
- Vous devriez vous en méfier. Je n'aime pas la façon dont-il vous parle.
- Je sais mon fils, le temps m'a appris à reconnaître les faux dévots. Mais celui-ci pourrait m'être utile en temps voulu.
- Bien, je vais vous laisser mère, vous avez sûrement à faire.
- Les invités attendent

Aucun son ne sortit plus du cristal. Dame Vep était désormais entièrement seule dans sa chambre. Face à son grand miroir, elle réajusta sa tenue et rectifia son khôl. Elle était bien plus inquiète qu'elle ne le montrerait jamais, d'autant que l'heure était désormais aux festivités.

chapitre 23

Les yeux perdus dans le vide, totalement abattu, Samuel n'avait toujours pas bougé de son lit. Il n'aurait su dire depuis combien de temps il était allongé, mais il s'en moquait. Il n'aspirait plus qu'à retrouver sa vie, ainsi que du calme, beaucoup de calme. Assis à proximité, Diya et Richard, peu concernés par les tourments intérieurs du jeune homme, se disputaient sur le canapé pour déterminer si Samuel était plutôt égotique ou égoïste. C'est Diya qui mit fin au débat, avec sa retenue habituelle, en affirmant que Samuel ne pouvait être qu'égoïste, puisque s'il avait été égotique, il se serait habillé en noir et aurait porté des pinces à tétons. À l'évidence, ce n'était pas le cas. Richard s'inclina face à un argument aussi irréfutable.

Samuel, bien que cible de la discussion, n'y prêta pas attention. Il n'avait de cesse de ressasser les derniers événements dans son esprit. Tentant désespérément d'en extraire un sens profond qui lui échappait toujours. Sans compter qu'il avait beaucoup de mal à se sortir de l'esprit sa somptueuse bienfaitrice et ses courbes généreuses. C'est pour l'ensemble de ces raisons qu'il ne remarqua pas de suite que l'on toquait à la porte : il fallut que la frappe devînt plus insistante et clairement agacée pour que ce soit le cas.

- Merde, ça doit être Lya, réagit-il en sursautant sur le lit. Elle va me dégligner. Tu veux pas y aller Richard ? Tu lui dis que je suis malade et que je peux pas quitter le lit.
- Mais tu nous as trop pris pour tes larbins toi en fait, répliqua Diya furieuse.
- S'il-vous plait ! Ça a vraiment été une soirée de merde là. Je vous demande pas grand-chose.
- Ça te va bien de te plaindre, tiens répondit Richard sans même se tourner vers son ami.
- Vous faites chier ! gémit Samuel en se relevant. Je devrais appeler les flics qu'ils vous virent d'ici. Ça vous ferait les pieds !

La menace n'était pas sérieuse et tomba d'autant plus à plat que les deux rebelles ignoraient déjà royalement Samuel. Celui-ci regarda son pull, la tache de vomi avait séché, mais restait peu ragoûtante, sans parler de l'odeur. Il manqua de se sentir mal à nouveau, rien qu'en se penchant dessus. Tout en se dirigeant vers la porte, il jeta son pull en boule à terre et s'empara d'un sweat qui traînait sur le meuble de l'entrée. L'odeur était moins prononcée, juste un léger relent de sueur, Lya ne devrait pas s'en rendre compte. Il prit une profonde respiration pour s'éclaircir les idées, il n'avait pas encore réfléchi à ce qu'il allait dire mais il allait falloir

qu'il se surpasse. Il n'était en tout cas pas envisageable de raconter la vérité, personne de sensé n'y aurait cru. Samuel ouvrit la porte en affichant son plus beau sourire. Il le perdit dans l'instant. Étant donnée l'heure, il n'avait pas envisagé une seconde que quelqu'un d'autre que Lya puisse se trouver derrière la porte. Il se retrouva donc presque tétanisé en reconnaissant les deux fous dangereux qui lui avaient sauvé la vie plus tôt dans la soirée. Son instinct lui dicta de refermer la porte aussi violement qu'il le put. Mais c'était trop tard. Le plus jeune des deux hommes avaient déjà glissé son pied dans l'entrebâillement de la porte, empêchant celle-ci de se fermer complètement. Il la força d'un coup sec de l'épaule propulsant un Samuel désarmé au sol.

- T'as vu l'accueil ? T'y crois toi ? On lui sauve les miches et lui, même pas un merci, il nous claque la porte au nez ! pesta Dumont en entrant dans l'appartement comme on entre dans un territoire conquis.
- C'est la nouvelle génération ça. Avec internet et la télévision, sont plus bon à rien, une vraie génération d'assistés.

Les deux hommes refermèrent la porte derrière eux et se penchèrent sur Samuel qui gisait par terre. Durant sa fuite, il était certain d'avoir entendu plusieurs coups de feu derrière lui. Alors si ces deux là étaient ici, et visiblement indemnes, qu'était-t-il advenu de ses trois agresseurs ? Et comment l'avaient-ils retrouvé ? Et pourquoi ? Tout se bousculait dans la tête de Samuel, il réprima difficilement une violente envie d'uriner.

- Qu'est-ce que vous avez fait des trois autres ? réussit-il à bafouiller en se pelotonnant contre le mur pour trouver une forme de soutien, même illusoire.
- Les bicots ? répondit Kehler en se penchant vers Samuel tandis que son acolyte faisait le tour du propriétaire. Sont pas près de te causer des problèmes ceux-là. C'est pour ça qu'on a été un peu longs, il a fallu tout nettoyer.
- Ça pue, non ? intervint Dumont
- Tu sais ce que c'est : les jeunes célibataires et l'hygiène...

Reniflant partout pour déterminer l'origine de l'odeur, Dumont ramassa le pull en boule et s'en débarrassa aussitôt après en avoir senti la puanteur avec un air de dégoût. Il revint ensuite vers Samuel, sans quitter son expression dédaigneuse.

- Mais il s'est vomi dessus !
- J'en ai bien l'impression.
- On l'embarque pas comme ça. Ils vont nous crucifier. En plus, ça va sentir des mois dans la voiture.
- T'inquiètes pas, il va aller prendre une douche rapidement avant de partir, hein ?

Kehler s'adressait à Samuel avec la même condescendance que peu avoir un maître pour son chien. Une gentillesse de surface qui n'augurait que des coups de pied qu'on recevrait si l'on n'obéissait pas aux ordres. « Ils les ont tués » se répétait Samuel. « Sans raison, sans même les connaître, ils les ont froidement abattus. Qu'est-ce qu'il va m'arriver ? »

Le jeune homme se serait volontiers enfui à nouveau, mais Kehler se trouvait entre lui et la porte et il avait vu de quoi celui-ci était capable. Il essaya de retrouver son calme. La panique ne lui serait d'aucun secours.

- Par contre il va se dépêcher d'aller la prendre sa douche, parce qu'on n'a pas que ça à faire !

Kehler avait dit cela en saisissant fermement le sweat de Samuel pour le relever. Celui-ci s'était retrouvé debout dans le salon avant même de comprendre. Ses jambes avaient

d'ailleurs encore du mal à assimiler l'information et il manqua de tomber à plusieurs reprises avant de réussir à se stabiliser.

C'est là qu'il eut une illumination. La fenêtre du salon donnait sur les toits. Dumont s'était retourné vers Kehler pour discuter, ils ne lui bloqueraient pas le passage, c'était l'occasion ou jamais. Rassemblant tout son courage dans sa fuite, Samuel bondit au-dessus du lit, enjamba le canapé sous le regard médusé de Diya et Richard, qui n'avaient pas bougé depuis tout à l'heure, et agrippa la poignée de la fenêtre. Il l'ouvrit plus vite qu'il ne l'avait jamais fait et s'apprêta à sauter sur le toit quand une main agrippa son col et le projeta en arrière. Samuel manqua de se fracturer le coccyx tant l'impact fut violent, mais son calvaire était loin d'être terminé. Dumont, qui tenait encore fermement le sweat, traîna Samuel à même le sol vers la salle de bain, sans la moindre considération pour les supplices de celui-ci. Une fois arrivé, il le jeta sans le moindre ménagement dans la baignoire avant d'enclencher le jet d'eau. L'eau était glaciale, Samuel ne put s'empêcher de hurler tandis que son tortionnaire le maintenait sous la douche.

- Laisse, je vais terminer, fit Kehler qui assistait à la scène avec désapprobation dans l'encadrement de la porte.
- D'accord. Moi je vais voir s'il n'y a pas quelque chose à grignoter dans la cuisine. M'ont donné faim les trois guignols.

Tandis que Dumont sortait de la pièce, Samuel se débattit dans la baignoire pour essayer de retrouver une position plus confortable mais surtout éloigner le jet d'eau.

- T'as 5 min pour finir. Et après je te conseille de te faire beau, tu vas voir du monde.

Kehler referma la porte sur cette mystérieuse sentence. Samuel ne trouva pas mieux que d'obéir. Il n'avait pas la moindre idée de qui pouvaient être ces deux hommes, ni de ce qu'ils lui voulaient, mais il était évident qu'ils étaient beaucoup plus forts et mieux entraînés que lui. Sauf conditions exceptionnelles, il ne leur échapperait pas. Il n'avait donc plus qu'à jouer le jeu en espérant un miracle.

Quand il retourna dans le salon, Samuel trouva la moitié de ses vêtements par terre. Une chemise blanche et un pantalon noir avaient été posés en évidence sur le lit. Ils avaient dû retourner tous les placards pour les trouver ceux-là, songea Samuel. Il enfila les vêtements sans protester sous le regard sévère de Kehler, tandis que Dumont engouffrait avec appétit un sandwich au fromage.

Kehler ramassa une paire de chaussures et les lança à Samuel.

- Tu finiras de te faire belle dans la voiture. On est déjà suffisamment en retard.

Samuel ne prit pas la peine de répondre, il savait que ça lui vaudrait au mieux une répartie cinglante au pire une paire de claques. Il serra donc ses chaussures contre lui et se dirigea vers la porte. Dehors, sur le palier, un couple de voisins en pyjama le dévisagea avec inquiétude.

- On a entendu beaucoup de bruit, ça va ? questionna la femme en réajustant les pans de son peignoir.
- Police, Madame ! intervint Kehler avant que Samuel ne puisse répondre quoi que ce soit. On s'occupe de tout, ne vous inquiétez pas.

Il saisit le bras du jeune homme et l'entraîna dans l'escalier sous le regard inquiet du couple, tandis que Dumont leur faisait signe qu'ils pouvaient rentrer chez eux de son air le plus aimable.

- Vous m'emmenez où ? demanda Samuel
- Voir des amis.

C'était à l'évidence tout ce qu'il arriverait à tirer des deux hommes. Ils l'accompagnèrent jusqu'à leur voiture garée dans une petite ruelle voisine. Le véhicule évoqua quelque chose à Samuel, mais il n'arriva pas à se rappeler quoi. Une sonnerie de téléphone résonna, Kehler farfouilla dans sa veste et sortit un vieux téléphone à clapet. Samuel entendit le début de la conversation, la personne qui appelait n'avait pas vraiment l'air ravi.

- On s'excuse monsieur. Ça a été plus compliqué que prévu, mais on vous l'amène. Moins de vingt minutes.

Kehler raccrocha après ce qui avait semblé à Samuel une dernière volée d'insultes. L'homme se tourna vers son complice.

- Ils nous attendent. Je sais pas pourquoi ils le veulent à ce point, mais ils sont vraiment à cran.
- Ouais, j'en ai un peu ma claque de jouer les gardes chiourmes, j'espère que c'est la dernière fois.

Terminant sa phrase, Dumont fit monter Samuel à l'arrière de la voiture avant de prendre le siège passager.

Le voyage se fit en silence. Samuel essaya de passer en revue tout ce qu'il aurait pu dire ou faire, mais rien ne lui parut suffisamment pertinent pour être tenté. Kehler avait une conduite énergique, visiblement plus inquiet d'être en retard que d'avoir un accident ou d'être arrêté par la police. Samuel en vint même à se demander si les deux hommes pouvaient être de la police. Cela semblait fou, mais pas forcément plus que tout le reste de cette histoire. Après un bon quart d'heure d'un trajet sportif dans les rues désertées de Paris, la voiture s'arrêta dans une petite ruelle donnant sur le Faubourg Saint-Honoré. Ils se trouvaient donc dans le huitième arrondissement, songea Samuel. Dumont lui ouvrit sa portière, et lui jeta un regard mauvais avant d'entrouvrir sa veste pour dévoiler une arme à feu. Le message était clair, Samuel n'avait pas intérêt à tenter quoi que ce soit. La ruelle était déserte et mal éclairée, mais les deux hommes encadrèrent Samuel tout en tâchant de rester discrets. Ils marchèrent ainsi quelques mètres jusqu'à la grande porte en bois sur le côté de l'église qui faisait l'angle de la ruelle et, saisissant le heurtoir, toquèrent trois fois. La porte s'ouvrit sur un prêtre en tenue à la mine inquiète. Dumont et Kehler le saluèrent de la tête, il leur fit signe de se hâter. Samuel ne put s'empêcher de remarquer le regard du religieux à son encontre. Celui-ci le détaillait des pieds à la tête avec une curiosité qui frôlait la fascination. Dumont poussa Samuel à l'intérieur, celui-ci manqua de tomber en se prenant les pieds dans le bas de la porte. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans une église, il fut impressionné par la grandeur du lieu, ainsi que sa beauté. Les rayons de Lune traversant les vitraux donnaient à l'ensemble un aspect irréel. C'était vraiment très impressionnant et, étrangement, cela le rassura. Si les deux hommes avaient voulu le tuer, ils l'auraient traîné dans une petite forêt lugubre, pas dans une magnifique église en plein cœur de Paris. Ils s'avancèrent dans l'ombre des collatéraux, Samuel remarqua entre les larges colonnes qu'une centaine de personnes se trouvait réunie dans la nef et psalmodiait dans une langue qu'il ne comprit pas. Cela lui évoqua une messe, même s'il se doutait que l'heure n'était pas vraiment appropriée pour ce genre de célébration, et qu'il n'avait qu'une vague idée de ce à quoi cela devait vraiment ressembler. Tandis qu'ils se rapprochaient du chœur, un homme vint à leur rencontre d'un pas empressé. Il était assez gros, vêtu d'une longue toge rouge et portait un masque de loup en cuir qui ne lui allait pas du tout. Même si l'image était plus amusante qu'inquiétante, l'expression cruelle du déguisement suffit à conserver Samuel dans un état de nervosité

extrême. Lorsqu'il commença à parler, Samuel reconnut immédiatement la voix de celui qui avait appelé Kehler un peu plus tôt.

- Qu'est-ce que vous avez foutu ? s'énerva-t-il en faisant de grands mouvements de bras. C'est quand même pas compliqué d'aller chercher un gosse ?
- On est désolé patron, il s'est fait agresser dans la soirée, il a fallu qu'on intervienne.
- Bon, c'est le grand soir pour lui alors on est tous à cran. C'est quand même du beau boulot les gars. Rentrez chez vous, je vous rappelle bientôt.

L'homme retira son masque, dévoilant le visage rougeaud et dégoulinant de sueur du commissaire Grangé.

- Tiens, fit-il en le tendant à Samuel, j'ai oublié de t'en apporter un, tu n'as qu'à mettre celui-là en attendant.

Samuel saisit l'objet et l'examina un moment. Outre le fait qu'enfiler ce masque détrempé de sueur ne l'enchantait guère, il commençait à se sentir bizarre. Toute cette situation le dépassait complètement et pourtant il constata que sa peur avait disparu. En fait, il eut l'impression de ne plus ressentir la moindre émotion. Il enfila le masque et suivit le commissaire. Celui-ci le mena jusqu'au transept et lui fit signe d'avancer vers l'estrade du chœur. Samuel s'exécuta sans hésiter, un silence respectueux se fit dans la salle à mesure de sa progression. Tous les regards étaient tournés vers lui. Il pivota vers son public, ils étaient tous vêtus de toge rouge et du masque de loup. Il s'avança sur l'estrade, l'orateur, dont la robe était ornée d'une écharpe brodée de fil d'or, lui fit signe de s'installer derrière le pupitre, face à l'assemblée. Samuel accepta naturellement, comme dans un rêve. Il prit place face à son audience et la dévisagea en se demandant ce qu'elle pouvait bien attendre de lui. Muet et tétanisé, il fixa cette mer de visages identiques et inhumains. Un murmure d'inquiétude s'y propagea bientôt, vite étouffé par la voix tonitruante de Samuel. Celui-ci observa la scène du fond de la nef. Il se vit haranguer la foule avec une présence qu'il ne se connaissait pas. Il ne comprit pas dans un premier temps. Puis les souvenirs affluèrent. Il se remémora l'entrepôt, comment cette créature s'était jetée sur lui et avait investi son corps, comment elle l'avait poussée à tuer Richard dans une sauvagerie inimaginable et comment elle l'avait incitée par la suite à chasser des jeunes filles pour se repaître de leur chair.

- Alors, tu comprends maintenant ? demanda Richard qui se tenait à sa droite.
- Tu t'es bien fait niquer connard, ajouta Diya sur sa gauche
- Je suis désolé...

La créature avait profité de chaque faiblesse de Samuel pour s'ancrer de plus en plus profond en lui. Et lui n'avait rien vu. Il n'avait pas lutté, il avait laissé massacrer chacun de ces innocents et il était désormais trop tard.

- Mes enfants, vous m'avez appelé et je vous ai entendu, clama la créature du haut de sa tribune. Vous m'avez fait venir pour que je vous guide et je compte bien m'y employer. Il est temps que les Pures reprennent la terre qui est la leur. Le monde n'a que trop subi la souillure des racailles, il est temps de faire le ménage. Aujourd'hui, nous allons reprendre ce pays et demain : le monde !

Samuel s'impressionna lui-même, il ne se connaissait pas de tels talents d'orateur. Cette chose le transcendait littéralement et c'était désagréable de voir quelqu'un s'emparer de sa vie et en faire quelque chose de mieux.

La foule applaudit et le sang de Samuel se glaça. Il venait d'être témoin du lancement d'une nouvelle croisade. Pire, il en était même le principal instigateur. Cela le révolta au plus

profond de lui. Il voulut hurler, se battre, résister. Mais tout cela était vain. Sous le masque de cuir, il sentit le sourire vicieux de la créature et cela le terrifia.

- Maintenant que je suis là, nous en avons fini des enfantillages. Dans quelques jours, nous lancerons les hostilités. Avez-vous des questions ?
- Comment doit-on s'adresser à vous ? Père ? Maître ? Seigneur ?
- Appelez- moi Isengrin !

Chapitre 24 :

Même si elle commençait à s'y habituer, Esperanza n'en croyait toujours pas ses yeux. Depuis qu'elle et Jean avaient franchi la porte de cet étrange anniversaire, les invités n'avaient eu de cesse d'arriver, rivalisant tous d'excentricités. Outre les êtres étranges tels que lapins, grenouilles ou chats humanoïdes, elle croisa des créatures dont elle ne soupçonnait même pas l'existence : des petits farfadets difformes aux longs bras et à la peau rocailleuse, ou même des sortes de gargouilles aux yeux effrayants. Les gens plus normaux n'étaient pas en reste pour autant, ils exhibaient fièrement tissus d'exception, robes et manteaux chamarrés, plumes multicolores et accessoires divers et variés. Même la nourriture semblait venir d'un autre monde. Esperanza vit ainsi se succéder un volcan de chocolat noir aux éclats de noisettes et bouillonnements de nectar de framboise au gingembre, une envolée de lotte forestière et sa glace de topinambour, de l'écume de chevreuil à la lavande et des macarons aux parfums et aux couleurs les plus incroyables qui soient. Chacune de ses tentatives culinaires, même si elles se firent toujours avec une certaine appréhension, furent un ravissement sans cesse renouvelé. Des explosions de saveur sans égal pour ses papilles : c'était non seulement meilleur que ce qu'elle avait jamais goûté, mais c'était surtout au-delà de ce quelle aurait pu tout simplement imaginer. La nourriture était véritablement transcendée, comme si le chef était capable de changer le plomb en or. Jean ne se privait pas non plus, il avalait goulûment tout ce qui passait à portée de sa main, pestant toutefois sur une nourriture qu'il jugeait beaucoup trop sophistiquée et qui ne valait pas son brouet maison. Esperanza n'osa pas répondre, mais même lui n'avait pas l'air vraiment convaincu par sa propre critique. Ces agapes réconfortèrent un peu la jeune fille. Certaines bouchées avaient coulé en elle comme du pur concentré de bonheur, réchauffant son corps jusqu'à l'âme. Mais tout ce bonheur factice ne lui fit pas oublier pour autant l'horreur de ces dernières semaines, et elle ne fut pas vraiment surprise de reconnaître dans l'assemblée la dame en blanc qu'elle avait récemment vue en rêve. Celle-ci portait un masque en cristal sans fioriture en forme de crâne. Celui-ci la rendait encore plus inquiétante que dans le souvenir d'Esperanza et pourtant, il mettait également de manière troublante sa beauté en valeur. Elle était accompagnée d'une bande de ces petites créatures à la peau de pierre qui, tels des enfants capricieux et incontrôlables chahutaient parmi les invités. Lorsqu'Esperanza croisa accidentellement le regard de la dame en blanc celle-ci, pourtant occupée à veiller sur ses mignons, lui lança un sourire ambigu. La jeune fille osa à peine sourire en retour et encore moins s'adresser à elle. Au contraire, elle avait fait signe à Jean de l'emmener à l'écart pour s'éloigner le plus possible d'elle. Jean n'eut pas à se faire prier, il essayait depuis leur arrivée de préserver Esperanza de son mieux, refusant notamment de lui donner des explications sur le déroulement de la soirée, justifiant que c'était plus sûr pour leur vie. Mais Esperanza n'avait pas cédé. Elle considérait que sa vie était déjà suffisamment dans le flou pour avoir droit à quelques réponses. Elle avait donc noyé son chaperon sous un flot incessant de questions et c'est ainsi qu'elle l'avait fait craquer. Il lui apprit donc que la dame en blanc n'avait d'autre nom que Dame Blanche ou simplement :



Blanche. Qu'elle était considérée comme la gardienne des âmes perdues et que ces ennuyantes petites créatures qui la suivaient faisaient partie de son peuple : les gobelins. Esperanza ne voyait pas trop ce que ça voulait dire et encore moins ce que ça signifiait la concernant, elle se contenta donc de hocher la tête en espérant que quelque chose de sensé suivrait. Jean poursuivit donc sur sa lancée et lui montra ensuite la femme inquiétante en noir qu'elle avait remarqué en arrivant. Il s'agissait de la Dame Noire : « la Médicis », entourée de sa cour : la redoutable Lady de Winter et l'habile Beaumarchais. Le colosse mit bien en garde la jeune fille à leur propos. Sous leurs beaux atours et leurs grands sourires, se cachaient de sinistres individus : ils ne feraient qu'une bouchée d'une innocente comme elle. Tant qu'à la mettre en garde, Jean incita Esperanza à se tourner en direction de l'estrade. Dame Vep s'y était assise depuis peu pour accueillir les invités. Elle était actuellement en pleine discussion avec un vieil homme en tenue de chevalier que Jean lui présenta être : Jacques de Molay, grand maître de l'ordre des Templiers. Celui-ci tendit un petit coffret en bois en guise de présents pour le baron Lupin et céda la place à un autre invité.

- Dame Vep, murmura Jean à l'oreille d'Esperanza comme si les murs aussi avaient des oreilles. Elle a côtoyé les plus grands, et l'on prétend qu'ils n'auraient jamais rien accompli sans son aide. C'est une femme remarquable mais d'une jalousie malade. Si par malheur Lupin faisait, ne serait-ce que mine de te sourire, elle n'aspirerait plus à rien d'autre que ton trépas.
- A t'écouter je suis pas prêt de me faire des amis ici, répondit la jeune fille peu rassurée.

Elle avait dit cela sur le ton de l'humour, mais elle n'en pensait pas moins. Esperanza ne se sentait déjà pas très à l'aise dans cet environnement déconcertant, mais toutes les personnes que lui présentait Jean étaient, selon lui, dangereuses et la majorité des autres n'inspiraient guère plus confiance. C'est plongée dans ces sinistres méditations qu'elle l'aperçut. Son cœur s'arrêta net. Elle s'était toujours moquée du manque de réalisme de ce genre de scène au cinéma, et pourtant, maintenant qu'elle en était victime, elle ne pouvait que constater à quel point c'était proche de la vérité. Elle le regarda s'avancer vers elle comme au ralenti. Elle eut le temps de le détailler complètement. Son masque ne cachait pas les multiples bleus et la grande cicatrice qui donnaient à son visage un air plus sévère, plus mature. Il traînait légèrement la jambe droite, probablement à cause d'une autre blessure. Elle s'imagina la violence du combat qu'il avait dû mener pour la sauver. Elle ne l'avait jamais trouvé plus beau qu'à cet instant. Titi lui était revenu vivant. Elle se jeta sur lui et le serra dans ses bras. Tout n'était pas perdu finalement. Elle plongea son regard dans ses yeux et y trouva une lueur qu'elle n'y avait jamais vue. Une fougue qu'elle ne lui connaissait pas et qui la fit fondre. Ses lèvres se rapprochèrent insensiblement des siennes. Cela faisait tellement longtemps qu'elle y songeait et elle avait bien cru ne jamais le retrouver.

- Titi, beugla Jean en se saisissant du jeune garçon pour le faire tourner au-dessus de lui. Bon sang de bois on a bien cru qu'on ne te reverrait jamais.
- Tu devrais savoir que j'suis pas prêt d'finir dans le caniveau, répondit Titi dans un grand sourire qui illumina toute la salle.

Esperanza lui sourit en retour. Elle n'avait pas eu ce baiser-là, mais elle en aurait d'autre. Elle savait désormais qu'il y avait bien une personne ici sur qui elle pouvait compter : c'était Titi. Il la soutenait depuis leur première rencontre, au mépris évident du danger et sans rien attendre en retour. Si ce n'était pas de l'amour, c'était ce qu'elle avait connu de plus proche.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-elle en essuyant ses larmes, une fois que le géant eut reposé le garçon à terre.
- Ce que nous n'avions pas prévu. Tu es tellement importante que quelqu'un a engagé l'assassin du roi pour en finir avec toi. Je ne m'en suis sorti que parce qu'on était dans mon domaine et surtout grâce à l'intervention de mes amis. Ils lui sont tous tombés dessus en même temps ce qui m'a permis de riposter avec suffisamment de force pour l'assommer. Ça t'a laissé le temps de fuir et j'espérais bien que tu retournerais chez Jean.
- Quelles touchantes petites retrouvailles, fit une voix nasillarde derrière Titi.

Esperanza trouva le nouveau venu instantanément antipathique. Le fait que les gens s'étaient écartés et avaient détourné le regard sur son passage n'y était sûrement pas innocent, pas plus que son masque de démon aux dents acérées.

- Petiot, fit Titi d'un air mauvais en se retournant.
- J'espérais bien vous retrouver ici
- Si tu tentes quoi que ce soit, je ferais fondre la garde personnelle de Lupin sur toi si vite que tu n'auras même pas le temps de cligner d'un œil.
- Allons bon... Des menaces ? Sérieusement ? répondit l'homme avec un air faussement contrit. Moi qui venait juste échanger quelques politesses.
- Qu'est-ce que tu veux ? cracha Titi en s'assurant que son corps faisait bien barrage entre Esperanza et Petiot.
- Je ne suis qu'un homme venu célébrer un anniversaire avec des amis, fit-il en désignant une énorme terrine en terre cuite qu'il avait sous le bras.
- Je ne te quitte pas des yeux, rétorqua le garçon peu décidé à se fier à celui qui avait failli tuer ses amis quelques jours plus tôt.
- Je te rappelle tout de même que j'agis dans le cadre de mes fonctions officielles. Alors ne pousses pas trop ta chance sale morveux.

Titi se retint cette fois de répondre. Aller contre une mission officielle de Petiot, c'était s'opposer au roi. Pourtant, il y avait forcément un moyen de faire briser le contrat. Lupin aurait sûrement une petite idée là-dessus.

- Mais ne t'inquiète pas, ajouta Petiot, je ne tenterai rien ici. Il faudrait être particulièrement stupide ou désespéré pour s'en prendre à elle durant l'anniversaire du baron.

Une vague d'applaudissements débuta au fond de la salle avant de se propager au reste de l'assemblée. Lupin venait de faire son entrée. Il arborait une mine radieuse et salua de la main ses invités en cabotinant. Sur son trône, Dame Vep resplendissait enfin. Au fil des présentations, elle avait commencé à trouver le temps long et à imaginer le pire pour son époux. Même si tous les invités n'étaient pas encore présents, elle redoutait d'avoir à annoncer son absence, et à en subir les conséquences. Son apparition fut donc pour elle un véritable soulagement, surtout qu'il n'avait pas l'air blessé. D'un simple claquement de doigt, celui-ci fit silence. Il avait un don pour charmer les foules, un charisme animal qui faisait de lui un orateur-né.

- Merci à tous mes amis. Je suis heureux de vous voir aussi nombreux une fois encore pour cette modeste célébration de mon âge canonique. J'aurai beaucoup à vous dire plus tard, mais pour le moment, je vous en prie poursuivez ce que vous étiez en train de faire. Régalez-vous et surtout : buvez, la cave déborde.

La foule acquiesça dans un concert de rire et de hurra. Le ton de la soirée était enfin donné.



- Tu sais ménager tes entrées, fit Dame Vep d'un ton froid et méprisant à son époux, alors qu'il prenait place à ses côtés. Elle ne souhaitait surtout pas lui faire part de ses inquiétudes, mais comptait bien lui faire payer son manque de sensibilité.
- Je suis désolé Irma, j'ai rencontré plus de problèmes que prévu, mais je vois que tu gères ça de main de maître.
- Les plats du chef Flamel remportent un vif succès, j'ai accueilli presque tous tes invités et fait mettre tes cadeaux sur la table là-bas. Ha, et Houdin te cherche, ça avait l'air important.
- Je sais, je l'ai croisé. J'avais une affaire à régler avec lui, je viens de m'en occuper.

Lupin balaya la salle du regard, il se réjouit de voir tout le monde s'amuser. Avec le temps, son anniversaire était devenu une véritable fierté pour lui. Cela avait commencé comme une blague, un repas masqué, pour faire comprendre à Masque de fer qu'il n'avait rien d'exceptionnel. Et puis avec le temps, l'influence de Lupin sur la capitale grandissante, c'était devenu un des événements majeurs de l'année, à part égale avec l'anniversaire du roi, la fête des fous et quelques autres fêtes religieuses. L'anniversaire de Lupin avait deux particularités dont il s'enorgueillissait. Tout d'abord, il s'engageait à devoir un service de valeur équivalent à toutes les personnes qui lui offraient un cadeau. Cette coutume existait pour de nombreuses raisons : elle déculpabilisait d'une part les invités qui ne pouvaient pas lui offrir de cadeau de valeur, et incitait d'autre part les gens les plus avides à faire des dépenses irraisonnées dans l'espoir d'obtenir un service à la hauteur de leur ambition. Cela pouvait sembler un pari dangereux, mais Lupin n'avait jamais eu à s'en plaindre. Au contraire, cela lui permettait souvent d'apprendre bien des choses sur son entourage, et puis, il était suffisamment rusé pour savoir honorer ses engagements sans de mettre en danger. L'autre particularité de cet anniversaire tenait dans le port du masque. Simple blague au début, il avait pris avec le temps une valeur symbolique. Il signifiait qu'en ce lieu et en cet instant, tous les invités étaient égaux. C'était probablement ce qui importait le plus pour Lupin, que toutes les barrières sociales soient gommées et que les plus pauvres puissent prendre autant de plaisir que les plus riches. Bien entendu l'anonymat était totalement subjectif pour les plus puissants, et les différences de classes loin d'être effacées. Pourtant, il y avait tout de même un certain relâchement que l'on ne trouvait en aucune autres occasions (si l'on exceptait la fête des fous mais c'était là une toute autre histoire) et même des rapprochements inattendus. Bref, c'était toujours pour Lupin une véritable fierté que de pouvoir organiser son anniversaire selon ses règles et de voir se mêler, ses mendiants et les seigneurs des autres royaumes.

- Je devrais peut-être faire mon discours tant que l'auditoire est encore en état de le comprendre, fit-il en se tournant vers son épouse
- Le roi n'est pas encore là, évitons de le mettre d'une pire humeur qu'il ne doit déjà l'être.
- Et tu trouves que je ménage mes entrées ? Malgré tout mon retard, il réussit encore à arriver après moi.
- Crois-moi Arsène, tu en ferais autant à sa place.
- Probablement, sourit Lupin en s'emparant d'un macaron Rossini qui passait à sa portée.

S'ils avaient applaudi à tout rompre l'arrivée de Lupin, Jean et Titi n'avaient pour autant pas quitté Petiot des yeux. Celui-ci affichait toujours un petit air suffisant qui n'augurait rien de bon.

- Bien, messieurs, il est probablement temps que j'aie remettre mon présent. Alors puisque l'humeur semble bien aigre ici, j'en profite pour m'éclipser.
- On ne te retient pas, répondit Titi en serrant les poings.
- Madame, fit Petiot en tendant sa main vers Esperanza comme pour la lui serrer. Celle-ci avança la sienne un peu décontenancée, mais Jean intervint et saisit brutalement le poignet de Petiot avant de le faire pivoter et de révéler ainsi que l'anneau à son doigt était orné d'une petite aiguille.
- Oups, fit l'homme en dégageant sans difficulté son bras. Il est temps de disparaître.
- Du poison ? demanda Esperanza à ses amis tandis que Petiot s'éloignait sous leurs regards furieux.
- Non, répondit Jean. Il voulait juste un peu de ton sang. Ça lui aurait permis de te suivre à la trace jusqu'à ce qu'il ait accompli son sinistre forfait. Petiot n'est vraiment pas le genre à utiliser le poison. Il aime trop le goût du sang.
- Tout ça ne me rassure pas. Malgré ce qu'il dit, j'ai peur qu'il essaye de s'en prendre à toi.

En disant cette phrase, Titi s'était emparé de la main d'Esperanza. Elle avait rougi lorsque c'était arrivé, il l'avait fait si naturellement. Comme s'ils avaient toujours été ensemble. Il lui semblait tellement différent aujourd'hui, comme si elle avait quitté un adolescent amusant pour retrouver un homme passionné.

- Je dois parler à Arsène pour régler cette histoire, mais je ne peux pas te laisser seule en attendant, fit Titi en regardant droit dans les yeux de la jeune fille comme pour obtenir son consentement muet.
- Mais, je ne serai pas seule, je peux rester avec Jean. Après tout, c'est déjà lui qui me protège depuis l'autre nuit.
- Les choses ne sont pas si simples. Jean n'est pas suffisamment puissant ou influent pour résister à Petiot. Ce serait un trop gros risque pour vous deux. Non, il faut que je te confie à quelqu'un d'autre.

Titi balaya la salle du regard. La solution s'imposa rapidement à lui. C'était une véritable évidence, il lui suffisait de faire appel à la plus puissante alliée de Lupin.

- Si tu peux garder un œil sur Petiot, fit-il en se tournant vers Jean, moi j'ai quelqu'un à présenter à Espe.
- Je ne le quitterai pas, mais faites attention à vous les enfants.

Sans attendre, Titi tira la jeune fille derrière lui sous le regard soucieux du colosse. Ils fendirent la foule à grande hâte, le jeune homme prenant bien garde de rester dissimulé dans l'ombre des braseros ou derrière des attroupements de personnes, afin que Petiot ne puisse surveiller leurs déplacements. Esperanza, pour sa part, conservait un œil sur l'inquiétant petit personnage. Celui-ci lui avait fait forte impression, et elle préférait s'assurer qu'il était loin d'elle. C'était justement le cas, Petiot n'avait pas menti, il rendait ses hommages à Lupin devant tous et lui remit sa mystérieuse terrine. La jeune fille ne put s'empêcher de constater que l'expression du baron s'était brusquement modifiée lorsque Petiot avait tendu son présent. Et pour cause. Depuis qu'il était arrivé, Lupin avait senti une odeur étrange, quelque chose d'entêtant qui le perturbait et l'empêchait de se détendre complètement. Lorsqu'il eut la

terrines sous le nez, il comprit enfin la nature de sa gêne et cela n'était vraiment pas pour lui plaire.

- Et qu'est-ce donc que cela ? demanda dame Vep en fixant avec mépris la terrine en terre cuite.
- Madame l'ignore sûrement, mais j'ai la réputation de faire le meilleur pain de viande de toute la capitale. J'ai cessé mon activité depuis bien longtemps maintenant, mais je me suis dit que cela serait un fabuleux présent pour mon seigneur que de me remettre aux fourneaux.
- Comme c'est délicieux, fit Vep avec une maîtrise de l'hypocrisie qui confinait au ravissement, n'est-ce pas mon cher ?

Lupin ne répondit pas tout de suite. Il était trop occupé à essayer de juguler la faim qui le tenaillait. Le délicieux fumet de viande humaine qui s'échappait de la terrine était un vrai supplice pour ses sens. Il tournoyait dans l'air et serpentait autour de lui comme pour l'enchaîner. Lupin n'avait qu'une envie, reprendre sa vraie forme et se jeter sur la terrine pour l'engloutir en une bouchée. Mais c'était exclu. Nul ne devait découvrir sa véritable identité. Il devait résister.

- N'est-ce pas mon cher ? insista Dame Vep
- Bien entendu mon aimée, il faudra à tout prix que je goûte ce délice. Mettons-le vite avec les autres cadeaux.
- J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le déguster que j'en ai pris à le préparer, conclut Petiot en tirant sa révérence.

Lupin le regarda s'éloigner en se demandant à quel point ce cadeau avait du sens et s'il fallait y voir un quelconque message. Il songea qu'il se faisait sûrement des idées, mais cette odeur n'allait pas lui simplifier les choses, il allait devoir passer la nuit à lutter contre la faim.

Une fois de plus, Esperanza ne sut quoi dire. Titi venait de l'amener devant la superbe femme à la robe émeraude qu'elle avait remarquée en arrivant. C'était une femme d'une grande beauté à côté de laquelle elle passait pour une petite fille sans forme. Esperanza se sentait particulièrement mal à l'aise, elle était très intimidée.

- Par le tumulte Titi, ton visage, que lui est-il arrivé ? questionna Dame Poulain visiblement affectée à la vue des blessures du jeune garçon.
- Ne vous inquiétez pas Ma Dame, c'est plus effrayant que réellement douloureux.
- Comment est-ce arrivé ? On t'a attaqué ?
- J'y viens Ma Dame, j'aimerais d'abord vous présenter une amie qui m'est très chère : Esperanza.
- Ma Dame, bredouilla la jeune fille dans une tentative brouillonne de révérence.
- Relevez-vous ma chérie, et veuillez recevoir toutes mes excuses. Dans mon inquiétude pour Titi, je ne vous avais même pas prêté attention.
- Ce n'est rien madame.

Bondissant de derrière Titi, le chat en smoking fit glisser l'une de ses griffes le long de la balafre du jeune garçon.

- Saura-t-on enfin l'origine de ceci ? fit-il en dévisageant Titi.
- C'est l'assassin du roi. Il en a après Esperanza ! Puis-je compter sur votre protection le temps que j'en parle à Lupin ? Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner.
- Bien entendu, répondit Dame Poulain en passant sa main dans la chevelure de la jeune fille. Je veillerais sur elle comme si nos vies en dépendaient.

Un grand silence se fit dans l'assemblée. Lupin se leva de son trône et s'avança d'un pas nonchalant dans l'allée principale. L'ambassade royale venait enfin d'arriver. Masque de Fer était venu en petit comité, ce qui n'en rendait pas moins sa suite intimidante. Outre ses suivants habituels : le sénéchal Haussmann et les inventeurs royaux Lumières, le roi était escorté de sa garde personnelle : ses mousquetaires. Leur réputation n'avait jamais été aussi grande que depuis la Grande Guerre, bien que leur efficacité d'alors leur ait valu depuis de nouveaux sobriquets. Ils étaient désormais plus connus sous le nom des quatre cavaliers : Peste pour Athos, Famine pour Aramis, Guerre pour Portos et, bien entendu, Mort pour le commandant des armées D'Artagnan. Tous les regards suivirent leur avancée silencieuse en direction de Lupin. Masque de Fer portait une immense cape en hermine immaculée qui traînait presque dix mètres derrière lui. Il ne s'était pas départi de son sinistre masque, mais arborait un pourpoint d'un bleu royal d'une profondeur sans équivalent qui lui conférait un air moins sinistre. Les mousquetaires quant à eux avaient opté pour des uniformes coordonnés noirs brodés de fil d'or ainsi que des masques de la même matière. Outre leurs fidèles rapières, dont ils ne se séparaient jamais, tous exhibaient fièrement plusieurs autres armes, incluant de puissantes reliques Ordinaire. Tout comme leur roi, les masques des mousquetaires dissimulaient entièrement leur visage, mais exprimaient pour chacun une émotion différente. Joie pour Porthos, Tristesse pour Aramis, Colère pour Athos et Mépris pour d'Artagnan. Arrivés devant leur hôte, ils saluèrent avec respect et s'écartèrent pour laisser place à leur seigneur. Masque de Fer s'avança vers Lupin et présenta ses hommages d'un simple signe de tête. Il claqua ensuite des doigts, faisant ainsi approcher Haussmann porteur d'un petit coffret en ivoire orné d'arabesques finement ciselées.

- Un modeste présent pour vous remercier de votre invitation.
- Vous savez que c'est toujours un plaisir que de vous avoir dans nos murs Majesté, répondit Lupin en se courbant légèrement moins que l'aurait nécessité le protocole.
- Qui en douterait ?
- Je vous en prie, poursuivit Lupin en désignant l'assistance silencieuse. Prenez place parmi mes convives et n'hésitez pas à festoyer. Flamel s'est surpassé, conclut-il en espérant bien faire enrager le roi.
- Je tacherai de m'en souvenir. Mais allez-y, reprenez les festivités, faites comme si nous n'étions pas là.
- Vous avez entendu, hurla Lupin à l'adresse des autres invités, que la fête se poursuive !

Il regarda le roi fendre la foule, la majorité des convives s'écartèrent sur son passage en d'obséquieuses courbettes. Cela agaça Lupin, mais ne le surprit pas vraiment. S'il n'était pas aimé, Masque de Fer était un roi respecté et craint. Aucun courtisan n'aurait pris le risque de s'attirer ses foudres, et peu de ses sujets souhaitaient attirer son attention. Conscient que l'ambiance venait d'encaisser un coup dévastateur, Lupin décida qu'il était temps pour lui de se mêler à l'assemblée. Il s'y jeta donc de bon cœur, trinquant, blaguant et chantant. Les invités eurent du mal à retrouver leur gaieté, mais sa bonne humeur fut rapidement contagieuse et bientôt la présence du roi ne fut plus un problème.

- Vous n'allez tout de même pas vous mélanger Majesté ? fit D'Artagnan d'un ton choqué en écartant sans ménagement un mendiant un peu ivre de son chemin.
- Bien sûr que non, commandant. Nous allons conserver une distance suffisamment respectueuse avec la populace pour que la lubie de Lupin soit respectée au même titre que les honneurs dûs à mon rang.

- Bien, votre Majesté, répondit D'Artagnan en cherchant du regard dans la foule.
- Je vous trouve étrange commandant, vous n'avez pas peur tout de même ?
- Bien sûr que non votre Majesté, s'offusqua le mousquetaire en bombant le torse. Bien que vous ayez ignoré mes recommandations mon bras ne tremblera pas s'il faut vous défendre, c'est juste que...
- Que quoi ? s'emporta le roi en se retournant vers son interlocuteur pour pouvoir mieux le dévisager. Soyez plus clair avant d'user ma patience.
- C'est que j'ai cru reconnaître Vidocq dans la foule des déshérités. Mais ça n'a duré qu'un instant, je ne le vois plus.
- Vous rêvez d'Artagnan. Vidocq nous aurait assurément prévenu s'il était de retour de la mission que nous lui avons confiée.
- Vous avez raison votre Majesté.
- Bien. Mettons-nous là. Et faites-moi apporter de la nourriture, que je vois ce que ce Flamel n'est pas capable de faire pour moi.

Tout en ripaillant, Lupin n'avait pas quitté le roi du coin de l'œil. S'assurant que celui-ci ne nuirait pas au bon déroulement des festivités. Tous ses invités étaient désormais réunis, il était peut-être temps d'aborder les sujets délicats avant que les esprits ne soient trop enivrés. Il s'en voulait de gâcher à nouveau la fête, mais son message était trop important pour ne pas être entendu. Il demanda donc à nouveau le silence, avant de bondir sur une barrique de vin pour s'adresser à tous.

- Mes amis. Je suis désolé de vous couper une fois de plus dans ces réjouissances, mais je souhaiterais dire quelques mots. Je vous promets que vous pourrez boire tout votre saoul une fois que j'aurais terminé, je compte bien faire de même.

Les rires éclatèrent dans l'assistance, on scanda le nom de Lupin et vanta sa convivialité. Celui-ci leva sa coupe en direction des noceurs les plus bruyants et répondit à quelques piques grivoises qu'on lui lançait par des saillies bien senties. Il fit toutefois rapidement un appel au calme, son sourire était mélancolique tout le monde compris que des choses graves allaient être dites.

- Même si je souhaite que nous oublions tous nos soucis ce soir, j'aimerais dire quelques mots sur les terribles événements qui nous menacent. Et lorsque je dis cela, je ne parle pas de ces stupides rumeurs sur un prétendu retour d'Isengrin. Non, je parle bel et bien de ce que nous savons presque tous : le réveil du soldat inconnu. Nul ici n'ignore ce que cela signifie.

Un murmure d'approbation âpre parcourut la salle. Les têtes acquiescèrent et les mines se renfrognèrent. Tous savaient que le réveil du soldat inconnu signait le retour d'une guerre dévastatrice contre les forces de l'Abysses. Il n'en était pas un au cours des derniers siècles qui n'avait perdu un parent ou un ami dans ces affrontements sans pitié. Aucun n'était pressé d'y plonger à nouveau.

- La guerre approche mes amis, une guerre terrible. Peut-être pas la dernière, mais une guerre où nous allons encore perdre beaucoup et où, plus que jamais, nous devons être unis.
- Excusez- moi, intervint Petiot à la surprise de toute l'assemblée. J'aimerais dire quelques mots.
- C'est que, hésita Lupin décontenancé à l'idée qu'on ose lui couper la parole à son propre anniversaire, je n'ai pas fini mon discours. Cela peut sûrement attendre.

- Et bien, je pense que c'est le meilleur moment puisque c'est en rapport direct avec votre discours. Voyez-vous, je ne suis pas venu ici uniquement pour présenter mes hommages. Je suis en quelque sorte venu en tant qu'ambassadeur.
- De quoi est-ce que vous parlez, intervint Dame Vep qui, du haut de son trône, avait peur de bien comprendre où voulait en venir le petit homme.
- Je suis venu ici au nom de l'Abygge pour vous faire une offre.
- Blasphème ! hurla la foule.

Du désordre se propagea un peu partout dans la salle, retenu tant bien que mal par les invités les plus raisonnables. La colère avait jailli comme un torrent et les ombres commençaient à frémir d'un air menaçant. Le vin avait probablement contribué à échauffer les esprits, mais l'aspect inhabituel, voire démentiel, de la démarche de Petiot était sûrement pour beaucoup dans les réactions. Les contacts avec l'Abygge, s'ils n'avaient jamais été formellement proscrits, n'avaient jamais pris d'autres formes que conflictuelles. Il n'était pas interdit de leur parler, mais cela semblait aussi utile que de mettre sa propre main au feu.

- Vous allez devoir me rendre des comptes Petiot, gronda Masque de Fer d'un air qui ne laissait rien présager de bon.
- Écoutez au moins ce que j'ai à dire Majesté, répondit-il en se hissant sur un autre tonneau. Depuis toujours nous luttons contre l'Abygge sans jamais avoir réussi à mettre fin au conflit. Aujourd'hui, l'une des treize Frayeurs, ces créatures qui dirigent l'Abygge, m'a contacté pour faire un premier pas. Il est prêt à nous offrir un royaume en Abygge pour servir d'Ambassade en vue d'essayer d'obtenir un traité de paix.
- C'est ridicule, railla Lupin complètement désarçonné par la tournure qu'avaient pris les événements. Aucun Agarthien ne survivrait en Abygge. Qu'irions-nous faire là-bas ?
- Ce serait un début. Un rapprochement dans l'espoir d'une paix durable et définitive.
- Et que nous coûterait ce rapprochement ? reprit Masque de Fer une pointe de scepticisme dans la voix.
- Presque rien. Je suppose qu'ils se contenteront de n'importe quel royaume comme ambassade. Nous pouvons tout aussi bien leur laisser celui-ci, conclut Petiot en écartant les bras pour désigner ce qui l'entourait.
- Comment osez-vous ? grogna Lupin sur le point de perdre le contrôle de son corps.
- Quoi ? Votre pouvoir aurait-il plus de valeur que la fin d'un conflit millénaire ?
- Silence ! ordonna Masque de Fer sur un ton qui ne souffrait aucune contradiction, tandis que les mousquetaires dégainaient leurs épées, prêts à en découdre. Aussi intrigante que soit ton offre Petiot, elle n'a pas sa place en ces lieux. C'est à ton roi et à lui seul que tu aurais dû l'exposer. Nous en reparlerons donc plus tard, mais pour l'instant, je ne veux plus entendre le moindre son sortir de ta bouche. Baron, je suppose que vous aviez fini votre discours. Je vous invite donc à servir plus de vin car votre soirée prend une tournure des plus intéressantes.

Chapitre 25 :

Les yeux rivés sur le volant, Dumont accompagnait Kehler à son domicile. L'heure tardive avait vu les rues de la capitale se désertier, on ne croisait guère plus que des taxis sur la route. Sur l'autoradio, *Rire et Chansons* diffusait les orchestrations plaintives du *France* de Michel



Sardou. Kehler reprit le refrain en fredonnant, il était pensif. En tant que policier, il s'était toujours illustré comme étant un homme pragmatique et réactif. Ça c'était confirmé par la suite, dans sa collaboration avec « Les loups de Dieu », il avait enlevé, torturé et tué sans sourciller, sans jamais se faire prendre et surtout : avec un professionnalisme dont il estimait pouvoir se vanter. Mais depuis quelques semaines, et cette histoire d'entrepôt, il ne comprenait plus où ses employeurs voulaient en venir. Relégué à des tâches qu'il estimait indignes, il avait vraiment l'impression que sa vie commençait à perdre de son sens.

- Tu réfléchis trop, fit Dumont sans quitter la route du regard, comme s'il avait pu lire les pensées de son ami.
- Mais pourquoi ils ont besoin de ce gosse ? Il a buté deux, trois gonzesses, la belle affaire, nous ça fait des années qu'on fait ce boulot. Et si on avait pas nettoyé derrière lui, je te raconte même pas.
- Je sais, et eux aussi. Ils avaient besoin de ce gamin pour la suite, mais ça change rien pour nous. On pourra s'amuser bientôt, tu sais bien qu'on peut faire confiance à Grangé.
- N'empêche que ces derniers temps, il nous a juste fait jouer les nounous et le taxi pour ce foutu gosse, riposta Kehler en tapant du poing contre sa vitre.
- Ils pensent que c'est le messie ou un truc du genre.
- Tu parles d'une connerie.
- On s'en fout. L'important c'est que son arrivée va les faire bouger. On va enfin passer à la vitesse supérieure. Alors rassure-toi, fini de jouer les taxis.

Kehler devisagea Dumont, sa vision des choses lui plaisait bien. Il avait toujours été plus sage que lui, c'est pour ça que leur association fonctionnait bien, Dumont était aussi doué pour planifier sur le long terme que Kehler l'était pour réagir instinctivement. Leurs caractères étaient complémentaires et ils se rejoignaient sur la principale : une vision très personnelle du patriotisme et des valeurs de la France.

- Pourquoi tu me fixes comme une lopette ? reprit Dumont sans quitter la route des yeux.
- J'ai l'impression qu'on nous suit, regarde.

Dumont fixa le rétroviseur et reconnut au loin une BMW Z4 sombre. Il tourna dans la première rue qu'il croisa pour voir comment réagirait la voiture derrière eux. Celle-ci tourna également confirmant les soupçons des deux hommes. La rue était calme, peu éclairée, Dumont décida de s'arrêter pour régler ça sans traîner. La BMW continua de se rapprocher et s'arrêta juste derrière eux sans éteindre ses phares. Dumont sortit son arme, vérifia qu'elle était bien chargée et la rangea dans la portière pour qu'elle soit accessible.

- Toi qui t'ennuyais, j'ai l'impression qu'on va pas aller dormir tout de suite.

Dans le rétroviseur, Dumont vit deux silhouettes descendre de la voiture et s'approcher. La luminosité des phares le força à plisser les yeux, il n'arrivait pas à distinguer les traits de celui qui approchait de son côté, mais sa démarche laissait supposer qu'il s'agissait d'un homme. Celui-ci s'approcha et tapa à la vitre. Kehler consulta Dumont du regard, il avait également préparé son revolver en vue d'une échauffourée, ils étaient tous deux prêts à réagir au besoin. Dumont baissa la vitre et prit son air le plus détendu possible.

- Police, vous voulez bien sortir de votre véhicule ?
- Je peux savoir pour quelle raison, monsieur l'agent ? répondit Dumont aimablement avec pourtant la ferme intention de ne pas sortir de la voiture.
- Simple contrôle de routine monsieur, veuillez sortir du véhicule.



- Vous n'allez pas me faire croire qu'avec tous les bougnoules qui traînent à cette heure vous avez rien d'autre à foutre que d'emmerder d'honnêtes Français ?

Le policier sortit son arme et la braqua sur le crâne de Dumont. Kehler porta instinctivement la main sur la sienne, mais son ami lui fit signe d'attendre encore.

- Pour la troisième fois monsieur, veuillez sortir du véhicule, avant que je vous coffre pour résistance à agent et trouble de l'ordre public.
- D'accord, d'accord, je sors, pas de soucis. Mais je vous préviens, vous faites une grosse erreur.

Dumont récupéra son arme en ouvrant la portière, il la dissimula sur lui en sortant et leva les mains pour prouver qu'il n'était pas une menace et apaiser son interlocuteur. Il put enfin distinguer les traits du policier. Il s'agissait de l'inspecteur Markez. Il ne le reconnut pas vraiment, même si celui-ci lui sembla familier, il ne se connaissait que de vue. En tout cas, même s'il en doutait encore jusque-là vu les conditions de l'interpellation, Dumont avait maintenant la certitude qu'il s'agissait bien d'un vrai policier. De l'autre côté de la voiture, Chloé faisait également sortir Kehler du véhicule, la main posée sur son arme, prête à toutes éventualités.

- Vous allez coller les mains sur le véhicule et écarter les jambes.
- Ça va, ça va, on connaît, on était d'la maison, fit Dumont en se mettant docilement en position, contrairement à Kehler bien moins décidé à se montrer coopératif.

Il avait toujours eu des soucis avec l'autorité, mais venant d'une femme, cela lui était totalement insupportable. Il rechigna donc à collaborer, refusant de tourner le dos à Chloé ou même de se laisser approcher. Chloé était sur le point de sortir son arme lorsqu'ils entendirent un bruit sourd. Dumont venait de tomber au sol, assommé par Markez. Chloé fut tout aussi abasourdie que Markez, mais celui-ci réagit en premier, en essayant de dégainer son arme. L'inspectrice riposta plus efficacement qu'il ne l'aurait cru. Elle empoigna son poignet et l'envoya voltiger contre le mur d'un mouvement souple et maîtrisé. Tout comme son ami, Kehler fut assommé sur le coup.

- Donc, c'était ça ton plan, questionna Chloé d'un air sarcastique.
- Grosso modo, répondit Markez en retournant Dumont pour récupérer les clés de la voiture sur son corps.
- T'es au courant de l'aspect complètement illégal de ce qu'on vient de faire ?
- Dixit la fille qu'a tabassé un indic, il y a deux jours... Allez aide moi à le foutre dans leur coffre au lieu de me donner des cours de droits, conclut Markez en lui lançant les clés de la voiture.

Chloé ouvrit le coffre en souriant, elle s'imagina la tête que ferait un badaud s'il les surprenait. Il appellerait la police, à coup sur. La situation l'amusait. Ils avaient l'air de vrais criminels et pourtant, paradoxalement, elle ne s'était jamais sentie aussi utile à la société que maintenant. Bien entendue, ça semblait un peu extrême, mais entre ce qu'elle savait du dossier des deux anciens policiers et ce qu'on soupçonnait de leurs récentes activités, elle n'avait aucun remord à les traiter de la sorte. Ils entraient typiquement dans la catégorie des gens qu'elle aurait préféré voir morts. Elle aida Markez à soulever Dumont pour le jeter dans le coffre. Ensuite, ils l'attachèrent et le bâillonnèrent, avant d'aller chercher son complice et de lui faire subir le même traitement.

- Tu peux y aller maintenant, fit Markez en fermant le coffre de la voiture.
- Aller où ? répondit Chloé perplexe en allumant sa cigarette.

- Tu peux rentrer chez toi. Je m'occupe de la suite, c'est pas la peine qu'on soit mouillé tous les deux.
- Qu'est-ce que t'as pas compris quand le commissaire nous as demandé de régler ça ensemble ? s'emporta Chloé en crachant sa fumée en pleine face de Markez. Va falloir que t'arrêtes tes conneries machistes là, j'peux toujours te casser la gueule si c'est ce que tu cherches.
- Mon plan, mes emmerdes. Tu rentres chez toi, conclut Markez d'un air sombre qui n'appelait pas à poursuivre la discussion.

Sans répondre Chloé projeta sa cigarette encore brûlante en direction de son collègue. Il l'évita de justesse d'un revers de main, mais commença également à s'emporter.

- Putain mais t'es vraiment conne.

Il avait à peine fini sa phrase qu'elle lui collait son poing en travers de la mâchoire. C'en était trop, il la frappa à l'estomac sans se retenir. Chloé se courba sous l'impact et eut du mal à reprendre son souffle mais n'était pas calmée pour autant. Elle chargea de plus belle au désarroi de Markez qui ne s'y attendait pas. Il avait répliqué sous l'effet de la colère, mais c'était calmé aussitôt. Il n'avait pas pour habitude de frapper les femmes et rechignait à recommencer mais Chloé y allait sans aucune retenue, l'acculant complètement. Il essaya de la calmer en s'excusant, mais elle ne répondit pas. Elle semblait ne rien vouloir entendre. Après avoir paré un coup de pied circulaire et esquivé un uppercut, il réalisa que sa seule chance de l'arrêter était de la prendre au sérieux. Il débuta donc par un coup vicieux dans les cotes dans l'espoir que ça l'arrêterait. Elle encaissa mieux que prévu et la lutte se poursuivit encore pendant plusieurs bonnes minutes. Le combat prit fin de lui-même tout naturellement lorsqu'ils furent trop essoufflés pour poursuivre.

- Ça va, t'as compris là ? s'indigna Chloé avachie sur le capot de la voiture de leurs prisonniers.
- T'es bien consciente que j'étais pas à fond ? fanfaronna Markez courbé en deux, essayant de faire passer un point de côté.
- Tu veux vraiment qu'on y retourne ? fit la jeune femme en se redressant.
- Non, c'est bon, j'ai compris, tu sais te défendre toute seule. Je m'excuse.
- Super, par contre maintenant je suis crevée alors ça te dérange pas de continuer tout seul ?

Markez dévisagea Chloé d'un air défait. Il leva les yeux au ciel en se recoiffant puis ouvrit la portière de la Renault de Dumont sans dire un mot.

- Je rigole, fit Chloé en ouvrant la portière. Faut apprendre à te détendre mon pote, tu vas pas vivre vieux sinon.

Elle grimaça en prenant place sur le siège passager. Ses cotes la lançaient.

- Tu m'as pas loupé.
- Tu veux vraiment qu'on compare les bleus ? répondit Markez en mettant le contact.
- Ho, ça va, tu l'as bien cherché. Tu laisses ton pussy wagon ici ?
- Je préfère la savoir là, que où on se rend.

Le reste du voyage se fit en silence, pourtant Chloé se réjouissait. Les choses étaient plus claires maintenant. En provoquant Markez, elle avait su lui prouver sa valeur. La tension qui les séparait n'était plus aussi nocive qu'avant. Markez saurait désormais qu'il pouvait la traiter comme un partenaire et non comme la petite nouvelle, ou pire : l'intruse. Son égo aurait du mal à l'encaisser pendant encore un moment, mais la gêne disparaîtrait en même

temps que les bleues. La voiture dépassa la porte de Clichy, Chloé commença à s'interroger sur leur destination.

- J'ai le droit de savoir où on va par contre, ou c'est top secret ?
- Sarcelles.
- Ah ouais, s'étonna Chloé en écarquillant les yeux. Tu sais faire rêver les filles toi.

Elle descendit la vitre, sortit une cigarette et commença à fumer. Elle avait besoin de se détendre pour encaisser.

- Du coup je comprends mieux pourquoi on n'a pas pris ta voiture. Mais t'es au courant qu'à cette heure de la nuit, on risque au mieux de se faire caillasser, au pire de cramer dans la bagnole ?
- J't'avais dit de rentrer chez toi non ?
- Ok, c'est vrai, j'assume.
- Et si tu peux éteindre ta cigarette ?
- Oh, ça va, c'est même pas ta voiture.
- Non, mais ça pue.

Chloé aspira une dernière taffe et jeta sa cigarette par la fenêtre. Elle referma la vitre et cracha sa fumée en direction d'un Markez consterné.

Après une petite demi-heure de route, ils arrivèrent enfin à Sarcelles. Plus qu'à Paris, la ville semblait complètement morte. Ils ne croisèrent ni voiture, ni taxi. Tout le monde semblait dormir. Soudain, Markez arrêta la voiture juste devant un arrêt de bus.

- On est venu jusqu'ici pour ça ? ironisa Chloé à moitié endormie, en se redressant sur son fauteuil. T'es au courant qu'il y en a à Paris aussi ?
- Si je me trompe pas, c'est l'arrêt du Noctambus pour Paris. C'est ta dernière chance si tu veux rentrer.
- J'ai déjà dit que je venais, insista-t-elle en croisant les bras et en lui jetant un regard glacial.
- Je vais aux Lochères. C'est un des quartiers les plus difficiles de la grande couronne, je garantis pas ma sécurité alors j'parle même pas de la tienne.
- Je suis une grande fille.
- Faudra pas venir te plaindre si tu te retrouves embarquée dans une tournante.
- T'es un vrai séducteur, toi. Tu préfères pas qu'on commence par un café ?

Markez ne put s'empêcher de sourire, il pesta un moment puis redémarra. Quelques centaines de mètres plus loin se dressaient les Lochères. Ce quartier faisait partie des banlieues sinistrées : bâtiments décrépits, nombreux chômeurs, peu d'accès au travail, énorme taux de délinquance. Le genre de quartier où le crime s'envisageait sérieusement comme un débouché professionnel viable. Le quartier entier reposait sur toute une économie parallèle, rendant la vie impossible à la police. Celle-ci ne mettait d'ailleurs quasiment plus les pieds dans ces banlieues, ou alors, à l'occasion d'opérations extraordinaires mobilisant plusieurs dizaines de policiers en vue de faire de gros coups de filet. Le genre d'opération choc relayée par la presse, plus destinée à marquer l'opinion publique et à dissuader les petits trafiquants, qu'à avoir un impact réel. Bref, les deux inspecteurs étaient loin d'être en territoire conquis et ils en étaient bien conscients. La voiture pénétra lentement entre les barres d'immeubles. Quelques ombres furtives s'agitèrent, suivant leur déplacement, passant de fourrés en carcasses de voiture. Une brique s'écrasa sur la route près d'eux, Markez braqua pour l'éviter, mais ils n'étaient clairement pas la cible. Il s'agissait juste d'un coup de semonce.

- Le comité d'accueil est réactif dis donc.

- Ça promet.

Markez repéra un groupe de cinq jeunes discutant sur un parking, il arrêta la voiture à côté d'eux et se tourna vers Chloé.

- Essaie de pas te faire trop remarquer quand même.
- Très sexy ce ton paternaliste.

Les deux inspecteurs sortirent de la voiture et se rapprochèrent du groupe. Il s'agissait de cinq jeunes à peine majeurs en survêtement à dominante fluo et casquettes de marque. Pas besoin d'être très intuitif pour sentir l'animosité qui émanait d'eux. Leur groupe éclata dès que les deux policiers furent à proximité, pour mieux se refermer sur eux aussi efficacement que les mâchoires d'un requin. Ils les détaillèrent avec mépris, les regards s'attardant à loisir sur les courbes de Chloé. Elle fit mine de ne pas remarquer ne souhaitant surtout pas connaître le fond de leurs pensées.

- Hé cousin, tu t'es perdu où quoi ? lança celui qui semblait être le meneur, un gamin d'à peine seize ans en survêtement Louis Vuitton, exhibant fièrement un Beretta plaqué or qu'il avait glissé dans son pantalon.
- Comment il nous mate le keum, il s'est cru au zoo, fit un autre à l'adresse de ses potes.
- On cherche pas les ennuis, annonça Markez en montrant ses mains pour essayer de calmer le jeu. On vient voir Mallik.
- Elle prend combien ta bitch là ? Tu nous la laisses, qu'on lui apprenne la life.

Chloé serra les dents, les allusions graveleuses fusèrent, de même que les attitudes dégradantes. Elle en aurait volontiers pris un pour taper sur l'autre en temps normal, mais c'était beaucoup trop dangereux pour le moment.

- Tu me fais trop golri, fit le meneur de la bande, d'où, tu parles de Mallik, toi ?
- Eh mademoiselle, t'es très très mignonne, tu veux pas venir m'lustrer le six coups ?

Le groupe commençait à s'exciter dangereusement. Se sachant en position de force, ils provoquaient de plus en plus Markez et Chloé. Une main se posa sur ses fesses, elle la repoussa instinctivement, provoquant la colère de son agresseur. Markez sentait également que la situation dégénérerait de son côté. Il avait espéré que le nom de Mallik lui ouvrirait des portes, ou en tout cas calmerait certaines ardeurs mais ce n'était à l'évidence pas le cas. Chloé ne se retiendrait plus longtemps, il fallait qu'il agisse. Il tenta donc le tout pour le tout. Il poussa le gamin d'un geste vif tout en saisissant son arme au passage. Le petit truand tomba par terre sur les fesses, l'air abruti. Il fit mine de se relever, mais perdit de sa superbe une fois le canon de sa propre arme sous le nez. Le reste de la bande hésita un instant, mais l'orgueil fut vite le plus fort. Ils sortirent tous leurs armes, allant du simple cran d'arrêt à des modèles plus intimidants comme une machette. Chloé n'attendit pas plus longtemps pour sortir son revolver ce qui envenima encore la situation.

- On veut juste voir Mallik Fellaoui, insista Markez en appuyant bien le canon doré de l'arme qu'il avait récupérée sur le crâne de son propriétaire
- Si tu tires, vous êtes morts, fit le gamin avec une lueur de défi dans le regard qui ne faisait aucun doute sur le fait qu'il avait bien moins peur qu'il ne l'aurait dû.
- Si je tire, t'es mort aussi dugland, alors amènes nous à Mallik.

Chloé se mit dos à Markez, le reste de la bande continuait à les menacer en brandissant leurs armes blanches.

- Ok, le condé. J't'emmène, façon il va te fumer pour jouer les Statham chez lui.
- Ça c'est mon problème. Passes devant.

Le voyou se releva, il tendit la main pour récupérer son arme, mais Markez agita le canon pour lui faire comprendre qu'il ne fallait pas y compter. Il cracha sur les chaussures de l'inspecteur, celui-ci resta impassible, continuant de le menacer de son arme, il se mit donc en marche. Chloé tenait toujours les autres en respect, leurs lames les démangeaient, mais aucun n'avait envie de se lancer et de prendre la première balle. Elle suivit Markez à reculons dans un premier temps puis, une fois qu'elle eut creusé suffisamment de distance avec la bande, rangea son arme et marcha plus naturellement. Le voyou les guida dans le dédale d'immeubles insalubres jusqu'à l'entrée d'une cave dans l'un des bâtiments. Une sentinelle se tenait non loin, cachant à peine ce que Chloé identifia comme un uzi. Le voyou fit un signe, la sentinelle hocha de la tête et poursuivit sa surveillance comme si de rien n'était. Il ouvrit la porte et tendit la main.

- Mon gun !

Markez lui rendit son arme, elle ne leur serait plus guère d'utilité maintenant. Ils entraient dans la gueule du loup, si jamais il s'était trompé, il n'était pas exclu qu'ils ne ressortent que les pieds devant. Le voyou regarda Markez droit dans les yeux en rangeant son arme.

- Moi c'est Tarek, si jamais tu sors d'ici, j'te retrouve et j'te défonce.

Markez haussa un sourcil. Entendre une phrase pareille dans la bouche d'un garçon de cet âge eût été parfaitement ridicule, s'il n'avait pas eu la certitude qu'il en était tout à fait capable.

- Z'êtes mort, cracha le gamin en les regardant entrer dans la cave.

- C'est quoi le plan ? fit Chloé peu rassurée en se rapprochant de Markez.

- Mallik Fellaoui, c'est le frère d'une des victimes, et l'un des principaux chefs de bande ici, j'espère qu'il pourra nous aider.

- Quand tu fais une connerie tu la fais pas à moitié, toi.

- Je t'avais prévenue.

- J'espère qu'ils feront pas cramer la bagnole pour se venger.

Markez n'en menait pas large en s'enfonçant dans les couloirs de béton. La présence de Chloé le rassurait un peu, en peu de temps, elle avait su lui prouver à quel point elle pouvait être efficace, pourtant c'était encore insuffisant dans la situation actuelle. Régulièrement, ils croisaient une sentinelle lourdement armée, l'étau se resserrait à mesure que l'espoir d'en sortir vivant en cas de conflit s'amenuisait. Markez s'en voulait en songeant à ce qu'il pourrait arriver à Chloé, l'image de la femme n'était pas glorieuse en banlieue.

Finalement, ils arrivèrent dans une grande salle richement meublée. Mallik était allongé sur un banc de musculation et s'occupait à faire des tractions tandis qu'un grand noir en costume à côté de lui semblait faire son rapport. Lorsque les inspecteurs entrèrent dans la pièce, Mallik laissa tomber les poids dans un fracas qui résonna plusieurs minutes dans la salle. Il toisa du regard les nouveaux venus en épongeant la sueur sur son torse nu. Il fit un grand sourire en reconnaissant Markez.

- J'te reconnais-toi, commença-t-il en se plaçant juste devant l'inspecteur. T'es le guignol du commissariat. J'ai passé 48h au trou à cause de toi.

- J'suis pas venu pour me battre, répondit Markez en baissant les yeux pour éviter toutes provocations, j'ai une proposition.

- Et si j'm'en foutais de ta proposition ? répondit Mallik en poussant Markez du doigt dans une attitude menaçante. Et si j'avais juste envie de te défonce ta p'tite gueule avant de me taper ta copine et de la faire tourner dans tout le quartier.



- Déconnes pas, fit Markez en plantant cette fois bien son regard droit dans celui de Mallik. Tu te plaignais que les flics étaient jamais là pour vous, écoutes au moins ce que j'ai à dire avant de faire une connerie.

Mallik se retourna, il termina d'essuyer sa sueur et jeta sa serviette par terre. Il attrapa une bouteille d'eau, se désaltéra et s'assit en face des inspecteurs. L'homme en costume ramassa la serviette au sol, la plia et quitta la pièce. Markez et Chloé n'avaient pas bougé, ils avaient bien senti que les sentinelles étaient tendues, prêtes à tirer à vue.

- Qu'est-ce que tu pourrais avoir qui m'intéresserait ? reprit Mallik sur un ton plus arrangeant
- J'ai enquêté. J'ai trouvé les responsables de l'enlèvement de ta sœur !
- Tu l'as retrouvée ?
- Non, et...j'ai peu d'espoir...fit Markez en craignant de payer au prix fort cette mauvaise nouvelle.

Mallik ne bougea pas, pas plus qu'il ne répondit, mais Chloé remarqua que la nouvelle l'avait plus affecté qu'il ne le montrait. Elle commença à penser que l'idée de Markez était peut-être moins stupide qu'il n'y paraissait.

- Mais si on veut en savoir plus, empêcher que ça se reproduise et faire payer les responsables, j'ai besoin de toi, poursuivit Markez.
- J't'arrête tout de suite Guignol. Ça fait un an que vous essayez de me coffrer. Alors si tu crois que je vois pas venir le traquenard, tu me prends vraiment pour un boloss.
- Quel traquenard ? intervint Chloé qui sentait que la discussion arrivait à un point crucial. On est deux, sans micro et sans renfort en pleine nuit sur ton territoire ? Tu crois vraiment qu'on prendrait autant de risque pour te piéger ? Et tu crois qu'ils enverraient une gonzesse ?
- Admettons, fit Mallik en enfilant un débardeur, qu'est-ce que vous attendez de moi ?
- Dans le coffre de ma voiture, j'ai les deux hommes de main qui ont enlevé ta sœur. Je veux que tu me les gardes, qu'on puisse venir les interroger discrètement dès qu'on veut. Tu pourras en faire ce que tu veux tant qu'ils restent en vie.
- Ce que je veux ? insista Mallik.
- Tant qu'ils restent en vie et que je peux les récupérer à la fin.

Mallik se releva en jugeant Markez, il le détailla des pieds à la tête, puis se tourna vers Chloé. Les deux inspecteurs ne réagirent pas, se contentant d'attendre de savoir où il voulait en venir. Il se dirigea vers un mini-frigo. Il s'empara d'une bière qu'il lança à Chloé avant de faire de même pour Markez. Il en déboucha une troisième et sourit d'un air satisfait.

- Vous m'plaisez bien, on fait le deal, conclut-il en trinquant avec les deux inspecteurs. Mais si t'essayes de m'bouillave, ajouta-t-il en saisissant la nuque de l'inspecteur et en le fixant droit dans les yeux, j'vous la rejoue façon Beyrouth.

Markez lui tapa sur l'épaule, les deux hommes s'esclaffèrent de bon cœur comme deux vieux camarades en pleine connivence. Son plan avait porté ses fruits. Il se tourna vers Chloé, elle lui sourit, ils avaient réussi. Pourtant, l'inspecteur ne pouvait s'empêcher de penser aux terribles conséquences qu'ils pourraient subir si jamais il s'avérait avoir fait le mauvais choix.

Chapitre 26 :



Afin d'apaiser les esprits échauffés par l'annonce de Petiot, le sien en premier lieu, Lupin avait décidé d'ouvrir le bal. Il avait donc invité son épouse à le rejoindre sur la piste et entamé une valse sur l'air du *Beau Danube Bleu* joué par l'orchestre. Le couple avait tourbillonné avec grâce entre colonnes et braseros dans un subtil jeu d'ombre et de lumière qui avait laissé leurs convives sous le charme. Certains prétendirent même avoir vu une expression de bonheur sur le visage de Dame Vep lorsque son voile s'était soulevé. Cette première danse à peine achevée, Beaumarchais ôta un chapeau imaginaire de sa tête, fit plusieurs moulinets avec, plia le genou et tendit la main à lady de Winter.

- Me ferez-vous le plaisir ?
- À quoi songez-vous mon ami ?
- Une danse, je ne vous goûte que trop rarement dans ces atours-ci, pour ne point en jouir.
- Ce sera donc une danse alors, répondit-elle en posant délicatement sa main sur la sienne.
- Dans un premier temps, ajouta-t-il d'un air goguenard, la nuit est encore jeune.
- Vous êtes incorrigible mon ami
- Je vous en prie, corrigez- moi, conclut-il en l'entraînant dans une polka endiablée qui venait de débiter.

Nombreux furent ceux qui se joignirent à eux, faisant virevolter robes et jupons à un rythme effréné. La bonne humeur semblait à nouveau régner sur la soirée. Pourtant, malgré les rires et les sourires, Lupin ne pouvait que constater avec mélancolie que la soirée était un désastre. C'était subtil, certes, mais indéniable. Un sourire forcé par ci, un clin d'œil trop appuyé par là, des détails que seul un œil averti comme le sien pouvait noter et qui lui indiquait que, depuis le discours de Petiot, les événements avaient pris une tournure décisive. De retour sur son trône, il contempla le déroulement d'un quadrille des Lanciers exécuté sans fausse note. Il n'y vit aucune âme, aucune chaleur, juste une froide mécanique masquant les apparences : le terrible manège était en marche. Il avait rêvé son anniversaire comme l'événement fédérateur qui unirait tout l'Agartha Parisien contre les périls à venir. Au contraire, celui-ci avait servi de tribune à l'ennemi et favorisé la dissension qui causerait probablement la chute de la capitale. Lupin pouvait clairement voir les groupes se former, le spectre de la Grande Guerre ne s'était finalement pas envolé si loin que ça. Les adeptes de la religion d'état et les Tourmentés se rassemblaient tout naturellement chacun dans leurs coins en se jetant des œillades soupçonneuses.

Écoutant d'une oreille distraite le rapport de Maurice, Lupin surveillait Masque de Fer. Celui-ci s'était installé légèrement à l'écart du reste de l'assemblée. Assis sur un siège pliable que son sénéchal avait apporté exprès pour l'occasion. Il recevait les hommages des invités soucieux de renouveler, en toute innocence, leur allégeance à son égard. Était-il vraiment possible qu'il ignorât tout des manigances de Petiot, se demanda Lupin. Et surtout : succomberait-il à la tentation d'offrir la cour des miracles à l'Abysse ?

La haine quasi irrationnelle que se vouaient Lupin et le roi était connue de tous, c'était d'ailleurs sûrement l'unique raison qui empêchait Masque de Fer de se débarrasser de Lupin. Son peuple risquait de le trouver partial et de se soulever, il ne pouvait pas prendre le risque. S'il était un souverain déterminé, le roi n'était pas un dictateur pour autant. Malgré toute sa puissance, il avait besoin du soutien populaire pour conserver le pouvoir et garder Paris en sécurité. Mais, aujourd'hui qu'une opportunité lui était donnée de s'en prendre à Lupin au nom du bien commun, saisirait-il cette chance malgré les risques encourus ? Le peu

d'affection qu'avait Lupin pour le roi l'incitait à penser que celui-ci serait prêt à tout pour assouvir ses désirs, mais c'était négliger les subtilités du caractère de ce souverain. C'est cette raison qui l'incitait à le surveiller, à glaner le moindre indice pouvant lui indiquer l'inclinaison de Masque de Fer. Inconscient des turpitudes qui tourmentaient son hôte, celui-ci sirotait une coupe de bœuf braisé en discutant avec la Dame Noire. Les deux nobles s'étaient déjà alliés lors de la Grande Guerre, il ne faisait aucun doute pour Lupin qu'un nouvel accord se profilait à l'horizon. Derrière eux, il remarqua qu'Athos en faction autour du roi comme ses frères d'armes, venait de se pencher vers d'Artagnan.

- Tu avais raison, confia-t-il
- De quoi parles-tu ? répondit d'Artagnan sans relâcher sa vigilance.
- Vidocq, je viens de l'apercevoir aussi. Il se cache parmi les mendiants de Lupin.
- C'est étrange...
- Quoi donc ? s'inquiéta Athos en se penchant un peu plus vers d'Artagnan pour être certain que les danseurs qui sautillaient autour d'eux ne puissent écouter leur conversation.
- Vidocq est un maître du déguisement. Nous ne le reconnaitrions même pas en temps normal et sûrement pas dans une pareille foule.
- Tu crois qu'il veut signaler sa présence ?
- Je ne sais pas. Son comportement est étrange... Continue d'ouvrir l'œil.
- Tu ne lui fais pas confiance ?
- L'Abysse m'aura emporté avant que je fasse confiance à un Réprouvé. Reste ici, je vais avertir Sa Majesté

Laissant Athos à son poste, d'Artagnan recula de quelques pas pour s'approcher du roi. Celui-ci devisait toujours avec la Dame Noire, qui essayait en vain d'échanger des banalités avec lui. Certain que son seigneur lui saurait gré de couper court à la discussion, il se permit d'intervenir et de la couper dans une tirade sur les plis plats.

- Toutes mes excuses Ma Dame, il me faudrait m'entretenir un instant avec le roi.
- C'est que nous étions en pleine discussion, Commandant. Je vous trouve bien impudent, s'offusqua la dame, les joues cramoisies, en faisant beaucoup de manières pour une infraction au protocole qui n'en méritait pas tant.
- Toutes mes excuses, intervint Masque de Fer en se redressant, je connais mon Commandant suffisamment bien pour savoir qu'il ne se serait permis un tel impair sans une raison importante.
- Mais tout de même ! insista-t-elle avec toutefois moins de conviction, en agitant nerveusement son éventail comme pour étouffer l'incendie de sa colère.
- Je vous promets que nous pourrons reprendre cette discussion à loisir dans le confort de ma Bastille prochainement, conclut le roi en se relevant pour inviter la Médicis à s'éloigner. En attendant, je vais vous demander de nous laisser, je dois m'entretenir avec mon Commandant.
- Hausmann, accompagnez notre invitée, fit le roi en direction de son Sénéchal, qui manqua de renverser l'intégralité de son verre sur sa tenue sous l'effet de la surprise.
- Bien Majesté, fit-elle en tirant sa révérence et en reculant de façon ostentatoire et fort cérémonieuse accompagnée du Sénéchal fier comme un paon d'accomplir son devoir mondain.
- Je ne vous remercierai jamais assez, reprit le roi, une fois certain qu'elle ne pouvait plus entendre.

- Je vous en prie Majesté, je sentais que vous aspiriez à plus de tranquillité.
- Cette femme est un moulin à banalités, encore une minute et elle aurait critiqué la couleur des boucles de chaussures des danseurs.
- Elle a d'autres qualités pour elle.
- J'espère que vous parlez de son influence, car j'ai des geôles qui ont plus de charme qu'elle en ma demeure.
- Certes... Puis-je aborder le sujet qui m'amène ?
- Faites donc, fit le Roi en reprenant place sur son siège et en invitant d'Artagnan à s'agenouiller à ses cotés.
- Je pense qu'il est temps de considérer l'éventualité de notre départ. Après tout, vous avez suffisamment fait acte de présence. Partons avant d'avoir une mauvaise surprise.
- La nuit est encore jeune, quel motif pourrait bien nous hâter ?
- Outre le petit numéro de Petiot, je trouve qu'il règne une atmosphère des plus troublantes.
- Vous me décevez Commandant, il faudra plus que des impressions de vieilles dames pour me faire bouger. Vous n'avez qu'à vous tenir sur vos gardes, un peu d'action ne vous fera pas de mal, vous vous empâtez.

Serrant le poing sur la garde de son épée, d'Artagnan salua et reprit son poste. Il fit passer le mot d'ordre aux mousquetaires. Chacun renforça sa position en conséquence, prêt à en découdre au moindre incident.

- Surveillance Petiot, ordonna brusquement Lupin coupant Maurice en plein milieu de son rapport. Je veux savoir à qui il parle et ce qu'il dit.
- Bien, si c'est ce que vous souhaitez, répondit Maurice en se prosternant un peu plus qu'il ne l'était déjà.
- Tu voulais quelque chose, fit Lupin en se tournant vers Titi qui attendait derrière Maurice depuis un petit moment.
- Oui, et je pense que c'est important.
- Approche alors, et toi, au travail, lança-t-il à Maurice en lui faisant signe de s'éloigner.

Celui-ci s'exécuta sans attendre, avec sa déférence habituelle, mais pas sans avoir lancé un dernier sourire à Dame Vep qui l'ignora royalement.

Esperanza n'avait rien raté de toute la scène. Elle n'avait pas quitté Titi des yeux depuis qu'il l'avait laissé sous la protection de Dame Poulain, espérant secrètement que son entrevue avec Lupin mettrait fin aux menaces qui pesaient sur elle et lui permettrait d'aller couler des jours plus heureux dans les bras de Titi, loin du danger. Mais les choses n'étaient jamais aussi simples. Focalisée sur Titi, elle n'avait pas vraiment remarqué Maurice qui discutait déjà avec Lupin. Celui-ci lui tournait le dos et portait une combinaison en cuir qui ne dénotait pas vraiment du reste des invités. C'est lorsqu'il se retourna pour remettre son masque que la mémoire lui revint comme une gifle. Elle reconnut non seulement le visage, mais également la tenue. Sans l'ombre d'un doute possible, il s'agissait de l'homme qu'avait rencontré Alfonso. Elle se détourna inconsciemment, comme si cela pouvait la rendre invisible aux yeux de Maurice, tandis qu'il se noyait dans la foule. Son corps fut parcouru de frissons de terreur, elle sentit que ses jambes ne la soutenaient plus. Dame Poulain la rattrapa de justesse avant qu'elle ne tombe.

- Ma pauvre petite, fit-elle en pressant la jeune fille contre son corps pour la réconforter.
- Je l'ai vu, sanglota Esperanza, je l'ai vu...
- Qui ça ma chérie ? Petiot ? Tu sais bien que tu n'as rien à craindre, je suis là.

- Non, je me souviens. C'est l'homme qui ne voulait pas être vu. Il travaille pour Lupin, je viens de le voir.
- Oh ma pauvre chérie, tu as dû imaginer tout ça, susurra Dame Poulain en baisant le front d'Esperanza. Avec tout ce qu'il t'est arrivé, c'est normal d'être choquée et d'inventer des choses.
- Non, protesta la jeune fille en se dégageant de l'étreinte apaisante de Dame Poulain. Je sais ce que j'ai vu. C'est le même, il n'y a que son masque qui change, il y avait un symbole bizarre dessus la dernière fois.
- Je ne comprends rien à ce que tu racontes.
- Pourtant... il disait qu'il obéissait à sa maîtresse, murmura Esperanza en réfléchissant, et ce symbole, je l'ai déjà vu ailleurs...

La révélation la frappa comme la foudre. Esperanza écarquilla grand les yeux et ne put s'empêcher de dévisager Dame Poulain avec incrédulité. Bien entendu, qu'elle avait déjà vu ce symbole, elle l'avait sous les yeux à l'instant même.

- Qu'est-ce qu'il se passe, tu me fais peur ma chérie?

Dame Poulain se voulait rassurante et aussi chaleureuse qu'a son accoutumée, mais elle n'y arrivait pas. Un voile de peur obscurcissait son visage, elle craignait que la jeune fille n'ait découvert la vérité.

- C'est votre symbole qu'il portait. C'est pour vous qu'il travaille. C'est vous qui voulez me tuer.
- Non, attend...

Esperanza n'avait pas fini sa phrase qu'elle s'était mise à fuir. Dame Poulain avait voulu la retenir, mais avait échoué, elle courut donc à sa poursuite sans plus réfléchir. Elle la rattrapa sans difficulté quelques mètres plus loin et agrippa son bras avec force pour l'immobiliser.

- Lâchez-moi, vociféra Esperanza en essayant de se dégager.

Dame Poulain essaya de la retenir mais la jeune fille était hystérique et réussit à se libérer en donnant un coup de pied dans le ventre de sa poursuivante. Celle-ci lâcha sa prise, déséquilibrant la jeune fille qui s'empêtra dans les plis de sa cape et se retrouva propulsée contre l'un des immenses braseros. Celui-ci vacilla sous le choc, faisant tourner l'huile brûlante qu'il contenait, amplifiant le déséquilibre dans lequel il venait d'être mis. La foule s'écarta, Dame Poulain observa la scène pétrifiée. À moitié assommée et inconsciente du danger, Esperanza tituba, incapable de réagir. Les témoins retinrent tous leur respiration lorsque le brasier renversa finalement son mortel contenu. Le cri de douleur d'Esperanza se propagea dans toute la salle, couvrant le son de l'orchestre, provoquant un silence de mort et stoppant net les danseurs. Gavroche aurait reconnu cette voix entre mille, il se tourna immédiatement dans sa direction et vit la débauche de flamme et de fumée. Déjà, une abominable odeur de cochon brûlé se répandait autour du brasier. Titi courut en hurlant le nom d'Esperanza bousculant tout le monde sur son passage. Peut-être y avait-il encore quelque chose à faire. Seul Jean l'empêcha de se jeter dans les flammes. Il l'agrippa au vol et l'enserra contre lui jusqu'à ce qu'il se calme.

- Lâche-moi, il faut l'aider, lâche moi !

Titi donnait tout ce qu'il avait pour se dégager, mais le colosse ne lâcha pas prise. Il savait que le garçon n'avait aucune chance dans les flammes, il ne voulait pas le perdre lui aussi.

Dame Poulain n'arrivait pas à détourner son regard du sinistre bûcher, des larmes perlant au coin des yeux. Une patte poilue se glissa dans sa main et la saisit fermement.

- Nous devons fuir madame, ordonna le chat noir. C'est devenu trop dangereux.



Elle ne répondit pas, mais elle savait qu'il avait raison. Elle jeta un dernier regard vers Titi et croisa le sien. Ses yeux étaient emplis de douleur et de haine, c'étaient ceux d'un enfant trahi, elle ne put le soutenir et disparut sans plus attendre dans la foule en murmurant à quel point elle était désolée.

Plusieurs invités se mobilisèrent pour éteindre l'incendie et voir s'il y avait encore un espoir de sauver la jeune fille, mais l'intensité des flammes laissait peu de doute quant à l'issue de la bataille.

- Laissez- moi faire, intervint Dame blanche. Cette jeune fille m'appartient.

D'un simple souffle, elle fit baisser l'intensité des flammes jusqu'à les éteindre. Les spectateurs les plus proches commencèrent à frissonner tant la température venait de descendre. Ne restait plus du drame qu'un épais nuage de fumée noire et une odeur morbide.

Lupin se leva de son trône, complètement abattu. Ce drame était le point d'orgue du désastre qu'était devenu son anniversaire. Il n'avait pas su protéger cette jeune fille et il semblait que sa principale alliée venait de trahir sa confiance. Dame Vep saisit sa main.

- N'y va pas mon aimé. Laisse les s'occuper de ça. Mettons fin à cette mascarade.

- Pas encore Irma, pas encore...

Elle vit toute la détresse du monde dans son regard. Un regard qu'elle ne connaissait que trop bien, l'expression de son empathie envers les hommes, cette faiblesse qu'elle lui avait toujours reprochée.

Il s'avança vers le lieu du drame, écartant les invités, tous choqués, fixant béatement les décombres. Lorsqu'il arriva, il remarqua d'abord l'expression interloquée de Blanche. Celle-ci fixait la fumée avec incrédulité. Lupin regarda donc à son tour et n'en crut pas non plus ses yeux. Une silhouette semblait émerger de la catastrophe. Tout le monde retint son souffle. La fumée se dissipa volute après volute. Révélant peu à peu les plis d'une longue robe rouge carmin. La stupéfaction fut bientôt totale. La jeune fille n'avait pas la moindre blessure, mais quelque chose avait changé chez elle.

Ses cheveux comme ses yeux, naguère aussi dorée que le soleil, étaient désormais d'un noir de suie. Si c'était plus subtil, cela n'échappa pourtant à personne, sa présence avait également changé. Elle était légèrement plus grande, plus voluptueuse, plus féminine. Il émanait désormais d'elle une assurance désarmante contre laquelle aucun homme ne pouvait lutter. Un nom, murmuré d'abord, fut bientôt repris par toute l'assistance.

- Esmeralda, pesta d'Artagnan en dégainant son épée.

- Je croyais qu'elle était morte, s'étonna le sénéchal Haussmann

- Nous avons des raisons de le croire, répondit Masque de Fer en se relevant de son fauteuil. L'affaire prend un tour déplaisant.

Centre de toute l'attention, Esméralda était confuse et encore faible. Elle s'effondra avant de prononcer le moindre mot et fut rattrapée de justesse par Titi que Jean avait relâché dès les flammes éteintes.

- Ma pauvre Espe, qu'est-ce qu'il t'arrive, murmura-t-il en séchant ses larmes.

La foule s'amassa autour d'eux, comme fascinée, inspectant le moindre détail de la jeune fille.

- C'est elle, ça ne fait aucun doute, chuchotaient les invités entre eux.

- Elle est revenue.

- Elle n'était donc pas morte ?

Les commérages allaient bon train, tous essayaient de comprendre ce qu'il s'était passé et comment Esméralda, disparue depuis tant d'années, avait réapparu comme par magie devant tous.

- Reculez, hurla Titi, laissez la respirer.

Escorté de ses mousquetaires, le roi s'approcha. Le retour d'Esméralda était une mauvaise nouvelle pour lui, surtout en ces temps troublés. Il réfléchissait déjà aux conséquences lorsqu'un autre incident vint troubler ses réflexions. Jaillit des invités comme de nulle part, Vidocq venait de se jeter sur Lupin un poignard à la main. Celui-ci n'avait réchappé de justesse à la tentative d'assassinat qu'en reprenant sa véritable identité. Il se retrouvait donc sous la forme d'un renard géant en plein milieu de la salle. Plusieurs hommes ceinturèrent Vidocq qui écumait de rage, mais le reste de l'assistance n'avait d'yeux que pour Lupin. Comme un seul homme, les mousquetaires se déployèrent autour de lui pour l'encercler. Un murmure de désapprobation parcourut la salle et enfla jusqu'à devenir un grondement de colère.

- Renard ! invectivait-on en appelant au meurtre.

Tenant toujours le corps inerte d'Esperanza dans ses bras, Titi regardait la scène avec incompréhension, l'Agartha tout entier semblait avoir perdu la raison. Jean posa la main sur son épaule, il comprenait bien ce que le jeune garçon ressentait, il éprouvait les mêmes sentiments.

- Que se passe-t-il ici ? questionna D'Artagnan en menaçant Lupin de son arme.
- Vous avez voulu me tuer ! Vidocq a essayé de me tuer grogna Lupin toutes babines retroussées et prêt à égorger le premier qui passerait à portée de crocs.

D'Artagnan tourna la tête vers Vidocq, celui-ci semblait complètement fou, ses yeux étaient révulsés et son visage déformé par la colère. Trois mendiants de Lupin essayaient de l'immobiliser tant bien que mal mais l'homme avait le diable au corps. Il ne fallait pas espérer d'explication de sa part. Lupin sentait tous les regards déçus et dégoûtés braqués sur lui. Il avait échoué. Ses blessures, sa colère, l'odeur entêtante du pain de viande de Petiot, les multiples incidents et pour finir cette tentative d'assassinat, tous ces événements avaient eu raison de sa volonté. Il n'avait pu masquer les apparences plus longtemps. Tous ces gens, certains prétendument des amis, le jugeaient désormais avec sévérité, pour des crimes qui dataient d'une autre vie et d'autres qu'il n'avait même pas commis. C'était insupportable. Il rua, et d'un coup de patte, propulsa Aramis contre un mur. Il bondit pour s'enfuir, mais Porthos fonça vers lui et le percuta en plein flan, le renversant au sol. Les autres mousquetaires étaient déjà prêts à frapper également quand Dame Vep intervint. Elle n'eut à prononcer qu'un seul mot pour que l'enfer se déchaîne dans la salle. Jaillit de toutes les ombres de la Cour des Miracles, une armée de vampyres apparut dans la salle, armée et prête à s'abattre sur quiconque bougerait le moindre muscle. Mais il en fallait plus pour impressionner les mousquetaires. Chacun se jeta dans la mêlée sans hésitation, D'Artagnan sortit sa deuxième rapière et entama un ballet de mort, Porthos brandit une énorme hache qu'il fit tourner au-dessus de lui et Athos fit parler la poudre tandis qu'Aramis couvrait ses arrières. Les vampyres fondirent sur leur proie au mépris de leur propre vie. Ils périrent en masse malgré tous leurs pouvoirs, mais réussirent avec l'aide de Lupin à noyer les mousquetaires sous le nombre.

- Arrêtez, tempéta Masque de Fer, faisant résonner les murs de la salle. Je vous sais plus intelligente que ça Dame Vep. Si vous me forcez à intervenir vous y perdrez bien plus que moi. Ne faites pas cette bêtise.



Dame Vep dévisagea le roi avec défi du haut de son trône. Il lui en coûtait de reconnaître qu'il avait raison.

- Repos, lâcha-t-elle à voix basse faisant disparaître ses troupes aussi brusquement qu'elles étaient apparues.
- Baron Arsène Lupin, commença le sénéchal Haussmann, vous êtes reconnu coupable d'usurpation d'identité, de polymorphisme aggravé et surtout de crime contre l'Agartha sous votre véritable identité : Renard. La condamnation est sans appel : la mort.

Sans plus attendre et sans ménagement, Porthos, bien amoché par le combat, se saisit d'une patte de Lupin. Celui-ci riposta d'un coup sec, repoussant le mousquetaire qui se remit en garde, prêt à en découdre à nouveau.

- Si l'on doit m'arrêter aujourd'hui, ce sera comme un homme, fit Lupin sur un ton solennel en reprenant forme humaine, et non comme un animal.

Sans cesser de braver Masque de Fer du regard, il tendit les mains pour qu'on lui mette les fers et Athos ne se fit pas prier.

- Que fait-on des autres, Majesté ? demanda d'Artagnan en désignant Esméralda.
- Contentez-vous d'emporter Vidocq. Les autres attendront. Nous sommes sur une poudrière, tachons de ne pas sauter avec.
- Bien Majesté.

Toujours dressée devant son trône, Dame Vep ne quittait pas son époux des yeux. Elle le regarda, traîné par les mousquetaires hors de son domaine. Entendant à peine le Sénéchal annoncer la fin de la soirée au vu des récents événements. La grande majorité des invités s'étaient déjà enfuie à l'apparition des soldats de Dame Vep, craignant pour leur vie. Ne restaient plus dans la salle que les fidèles et les curieux résolus à savoir comment tout cela finirait. Tous les amis de Lupin le regardèrent disparaître avec incompréhension. Ils se sentaient trahis, manipulés et pourtant, aucun n'arrivait vraiment à lui en vouloir. Renard était connu pour ses nombreux crimes, mais Lupin avait su construire tellement plus depuis. Sous le choc, personne ne remarqua ceux qui se réjouissaient dans l'assistance. Le plan ne s'était pas déroulé comme prévu, il y avait même eu des ratés comme le retour d'Esméralda, mais au final : il avait fonctionné à merveille. Lupin était désormais un homme brisé, il avait tout perdu : ses amis, son royaume et bientôt sa vie. L'Agartha ne tarderait pas à replonger dans une guerre fratricide qui la laisserait impuissante face à l'invasion à venir. Il était temps de passer à la dernière phase du plan et de plonger Paris dans les ténèbres et le sang.

--fin du premier tome--

Fenniss (2011)

Retrouvez la suite du roman, ainsi que les règles du Jeu de Rôle et des nouvelles autour de l'univers de Théorem, sur notre site: <http://theorem-univers.com> ou <http://www.agartha.fr>

